

JOURNAL DES DEMOISELLES

LE SAVOIR-VIVRE

I

Les règles du savoir-vivre sont connues de nos lectrices, et il n'est pas question de rien leur apprendre à cet égard. Leurs traditions de famille, la bonne éducation qu'elles ont reçue, les exemples qu'elles ont sous les yeux, ne laissent rien à faire aux conseils. Il ne s'agit donc pas, pour me servir d'une vieille expression, de renouveler à leur intention un *Cours de Civilité puérile et honnête* ; ce qu'on se propose ici est plus relevé, et peut-être plus intéressant.

Quoi que l'on en puisse dire et quelques protestations qu'on se croie en droit d'élever à cet égard, il n'en demeure pas moins certain que, dans le monde, un homme ou une femme sont jugés sur leurs manières, et que ce jugement est définitif. On dit quelquefois, sous forme de plaisanterie, que *l'habit ne fait pas le moine*, et qu'il ne faut pas *des gens juger sur leur apparence* : en dépit de ces proverbes, nous sommes bel et bien estimés sur le pied de nos manières et de nos façons, et plus d'une fois les victimes inconscientes d'une sentence sans appel parce qu'elle est sans motif.

Il faut croire que ces jugements, si universellement rendus, et non moins universellement acceptés, ne sont point un fruit des préjugés ou une inspiration du caprice ; ils reposent sur quelque chose de plus solide et de plus essentiel, qui en fait la valeur et l'autorité. Le savoir-vivre n'est pas du tout, suivant ce que les mal-appris

s'imaginent, une simple convention, et comme une franc-maçonnerie à l'usage des gens du monde. Le savoir-vivre, en dépit de la légèreté, et peut-être de la frivolité de ses apparences, représente tout à la fois, n'en déplaise à ce que l'affirmation peut avoir dans sa forme d'un peu paradoxal, représente tout à la fois la tradition dans ses usages les plus respectables, et le devoir dans ses obligations les plus sacrées.

II

Il y a évidemment, dans les usages traditionnels du savoir-vivre, des prescriptions dont l'antiquité même a fait perdre complètement de vue la raison d'être. Il est bien probable que la coutume de saluer quelqu'un lorsqu'il vient par mégarde à éternuer, remonte sans désespérer aux temps primitifs de l'idolâtrie où l'homme qui éternue était censé chasser le mauvais esprit, pendant que les assistants prononçaient quelques paroles ou quelque formule magique pour le détourner d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'au dire des voyageurs, les choses se passent encore dans la plupart des tribus sauvages.

Il n'est pas seulement de bon goût, mais il est de règle, lorsqu'on entre dans une église, d'offrir de l'eau bénite, non seulement aux personnes de votre compagnie, mais à quiconque peut se présenter au bénitier en même temps que vous. Encore bien que cet usage soit singulièrement

perdu dans la plupart des églises de Paris par l'institution peu gracieuse en définitive du donneur d'eau bénite, il ne laisse pas de se pratiquer encore de la part des gens bien élevés. Il faut se rappeler, à ce propos, l'usage du *baiser de paix entre les fidèles*, lequel s'est longtemps pratiqué durant les premiers siècles de l'église chrétienne. C'était au moment solennel de la Communion qu'on embrassait à droite et à gauche les personnes auprès desquelles on se trouvait, et cette coutume, rappelée d'une façon lointaine par la communication de l'eau bénite, l'est encore plus directement par l'usage de ce qu'on appelle l'*instrument de paix*, lequel est présenté au baiser des fidèles à un certain moment du sacrifice.

Il faut citer encore, comme un remarquable exemple de tradition dans les prescriptions du savoir-vivre, la stricte obligation où se trouve un officier, lorsqu'il se présente dans une compagnie pour y prendre part à un dîner ou à un bal, de saluer tout d'abord la maîtresse de la maison dans l'attirail complet et rigoureux de son équipement militaire : après quoi il est prié par l'amphitryon de vouloir bien se débarrasser de ses armes, ce qu'il ne manque point de faire, à moins que son costume ne comporte l'épée de parade laquelle est destinée à rester à son côté. Il n'est pas douteux que ce sont là autant de souvenirs de l'ancienne chevalerie. L'homme d'armes se présentait à l'huis du château, botté, éperonné, la visière baissée. Une fois le pont-levis abaissé, et lorsqu'il avait fait son entrée à l'intérieur, c'était la châtelaine elle-même qui le désarmait de ses mains, qui détachait son casque et dégrasait son armure.

Ce serait sans doute un travail intéressant et digne d'être entrepris, que celui d'énumérer, les uns après les autres, les usages de la bonne compagnie qui attestent et perpétuent ainsi des traditions souvent bien lointaines. Il est toujours bon, pour les peuples comme pour les individus, de se rappeler qu'ils ne sont pas nés d'hier. Les souvenirs du passé donnent aux mœurs d'une nation quelque chose de grave et de recueilli dont son caractère a tout à gagner. On oublie trop aisément que la négligence ou le mépris de ce vieux cérémonial touche de bien près à un manque de patriotisme.

III

Le savoir-vivre ne représente pas seulement la tradition dans beaucoup d'usages, la plupart du temps transformés ; il est encore la forme mondaine et polie de nos devoirs, même les plus rigoureux.

Tout le monde connaît, ne fût-ce que par la conversation et sans qu'il soit nécessaire d'en

avoir fait la science, les divisions et les subdivisions de la morale : elles touchent, à leur tour, à toutes les règles du savoir-vivre. S'il nous était donné d'observer, dans toute leur étendue et dans toutes leurs nuances, les règles de la politesse la plus rigoureuse et la plus délicate, nous acqueririons ainsi, vis-à-vis des autres et vis-à-vis de nous-mêmes, un tel empire sur notre volonté et une perfection de caractère si haute, que nous ressemblerions beaucoup à des saints.

Rien de plus curieux que de suivre rapidement les divisions et subdivisions ordinaires de nos devoirs, et de montrer que les usages du savoir-vivre sont corrélatifs et conformes à ces prescriptions de la morale.

Nos devoirs sont divisés, comme chacun sait, en devoirs envers nous-mêmes et devoirs envers les autres. En ce qui nous concerne nous-mêmes, nous sommes bien, en dépit des réclamations du matérialisme, composés d'un corps et d'une âme, et tenus à des obligations diverses, suivant que nous nous considérons nous-mêmes au point de vue physique ou au point de vue moral. En ce qui concerne les autres hommes, il n'en est point, quelque étranger qu'il nous paraisse, envers lequel nous soyons dispensés de toute obligation. Ceux qui ont avec nous des rapports plus fréquents et qui nous touchent de plus près, sont : d'abord les personnes de notre famille, lesquelles occupent vis-à-vis de nous des situations diverses et nettement définies ; pour le reste de nos connaissances et de nos relations, on peut, si l'on veut, les ranger en trois catégories, suivant qu'il s'agit de nos inférieurs, parmi lesquels nos domestiques, de nos égaux et de nos supérieurs.

Les règles du savoir-vivre s'appliquent exactement à chacun de ces points de vue ; elles représentent la forme mondaine, et en quelque sorte extérieure de nos obligations. Si nous étions, en effet, dans le fond de notre âme, ce que les usages de la meilleure compagnie nous mettent en demeure de paraître, nous ne serions pas loin de la perfection ; et c'est précisément pour cela que cette irréprochable correction des manières est déjà regardée à bon droit comme l'irrécusable témoignage d'une haute éducation.

IV

En ce qui concerne nos devoirs envers nous-mêmes, et particulièrement envers notre corps, la morale nous demande de veiller à sa conservation et de ne point le détruire par des excès d'aucune sorte. Sous ce rapport, les usages de la bonne compagnie ont fait des progrès notables, à mesure que les mœurs se sont adoucies et civilisées. Il n'est plus question des héros d'Homère et de cette supériorité inférieure qu'on

leur reconnaissait, en attribuant à leur voracité une double part dans le festin. On ose à peine rappeler les honteuses coutumes des Romains maîtres du monde, alors qu'ils provoquaient eux-mêmes leurs vomissements pour se mettre en mesure de recommencer leur repas. Il ne faudrait pas aller plus loin que le siècle dernier pour y voir l'ivresse, non pas seulement tolérée, mais honorée, et dans tous les cas admise sans choquer les règles du bon goût.

Aujourd'hui ce que la tenue la plus médiocre exige absolument, c'est une discrétion, une retenue, un empire sur soi-même que ne désavouerait pas un anachorète. C'est en vain que la gourmandise savamment stimulée par l'accumulation des mets les plus délicats, pourrait être tentée d'insister et d'y revenir sans modération et sans mesure; il faut absolument, pour ne point choquer, en user avec discrétion, avec un visible empire sur soi-même, avec une sorte de désintéressement et même de détachement.

Un jour, dans un couvent de Trappistes, le frère lai servait le repas du soir, si l'on peut appeler repas un maigre dîner composé de racines cuites à l'eau, d'une salade et de trois noix pour dessert. Cette modeste distribution n'était pas encore achevée qu'un novice, moins maître de lui-même, avait déjà tout achevé, et il ne restait plus rien devant lui. Sans rien dire, le Supérieur qui le voyait de sa table, se fit apporter une assiette de bois : il y déposa de sa main la plus grosse des trois noix qu'il avait pour sa part, comme les autres, et l'envoya par le frère lai qui la déposa devant le novice. Ce dernier comprit la leçon; et pour s'humilier, il se mit à deux genoux au milieu du réfectoire.

Si quelque mondain se sentait porté à rire de cet ascétisme, je le prierais de remarquer combien, avec la différence nécessaire des mets, cette obligation de se contenir et de se dominer se reproduit fréquemment pendant la durée d'un repas de cérémonie. Il n'est pas admissible un seul instant qu'on se jette sur un plat favori pour en faire son dîner, et je serais assez de l'avis de ce bon prêtre qui voyait dans les plus grands festins une meilleure occasion de se mortifier, pour peu qu'on y mit de bon vouloir.

Le savoir-vivre n'exige pas seulement cette domination sur soi-même à l'encontre des instincts de notre gourmandise, il impose parfois dans les rencontres les plus inattendues des sacrifices qu'on pourrait appeler héroïques, si le motif en était plus relevé.

Un jour lord P..., ministre de la Couronne d'Angleterre, recevait dans un déjeuner tout à fait intime, au Foreign-Office, le comte de N..., ambassadeur de Russie, ce dernier particulièrement renommé pour ses manières achevées et pour sa haute courtoisie. Les deux diplomates étaient seuls, et, dans la confiance de leur entretien, s'arrangeaient de leur mieux pour se

passer des domestiques. Au dessert, lord P... propose à son convive de lui faire goûter un certain vin du Cap dont on lui avait fait le présent. Il se lève, prend lui-même la bouteille sur une étagère, et il remplit jusqu'au bord le verre de son hôte. Le comte de N... le soulève, en inclinant la tête à la manière anglaise; puis, portant la santé de lord P... et de sa famille, il le vide lentement jusqu'à la dernière goutte. Le ministre anglais veut lui faire raison : il remplit sa coupe à son tour et la porte à ses lèvres avec le même cérémonial; mais à peine a-t-il goûté l'étrange liqueur, qu'il se hâte de la rejeter et de regarder la bouteille avec inquiétude : c'était je ne sais quel liquide animal destiné à graisser les ressorts des voitures, qu'un domestique négligent avait déposé sur ce rayon.

Il faut bien le reconnaître : l'action du comte de N..., bien qu'inspirée par un simple sentiment de courtoisie pour son amphitryon, ne diffère pas beaucoup des traits les plus saillants qu'on nous rapporte dans les *Vies des Saints*.

V

Cette surveillance que le savoir-vivre nous prescrit à l'égard de nos sens, ne concerne pas seulement le boire et le manger : elle s'étend avec la même rigueur à toutes les actions auxquelles notre corps est appelé à prendre une part. L'homme du monde doit montrer le même empire sur ses yeux et sur ses oreilles. Il faut tour à tour qu'il s'abstienne d'écouter, ou qu'il feigne de n'avoir pas entendu; qu'il regarde sans voir, ou qu'il voie sans regarder. Il est tenu de refréner impitoyablement cette curiosité instinctive par laquelle les natures primitives et barbares sont absolument dominées. Il n'est pas même permis d'étendre la main trop vite pour recevoir à son tour l'objet qu'on propose à l'examen ou à l'admiration de l'assistance; toute interrogation, toute question est défendue, et chacun dans une société serait autorisé à faire à l'indiscret la réponse que le poète met dans la bouche du roi d'Espagne :

Je crois, Don Guritan, que vous m'interrogez ?

Quelqu'envie ou quelque raison que l'on puisse avoir d'examiner de près une personne, il n'est jamais permis de la regarder fixement ni pendant un intervalle de temps prolongé.

On pourrait multiplier à l'infini ces prescriptions qui reposent toutes sur le même principe, le gouvernement de soi-même et la domination de ses organes. Le monde pousse si loin à cet égard la susceptibilité et la rigueur de ses exigences, qu'il n'est pas tolérable en dépit de l'accablement qu'on peut ressentir, de trahir sa fatigue par aucun symptôme. Ce vieillard qu'on tient debout, cette femme mal assise et trop serrée,

cette jeune souveraine dont la tête et les épaules fléchissent sous le poids des diamants et de l'hermine, ne laissent pas de faire bonne contenance jusqu'au bout; et cependant plus d'un invité ressemblent à ce jeune Lacédémonien dont un renard rongait la poitrine par-dessous sa robe, ou si l'on veut une autre comparaison, au gladiateur de Rome qui prenait garde de ne pas se défigurer dans les convulsions de l'agonie, afin de sauver son rôle jusqu'au bout, et de conserver la même bonne grâce à mourir qu'à combattre.

Il est un sens pourtant auquel les habitudes mal réglées des mœurs contemporaines semblent avoir lâché la bride; je veux parler du régime des odeurs auquel beaucoup de dames du meilleur monde se croient en droit de nous soumettre. Elles ne se dissimulent point qu'elles attentent aux nerfs de ceux qui les approchent et que c'est vraiment trop d'exigence de leur part de remplir et d'imprégner pour longtemps un salon du parfum qu'elles affectionnent. Nos mères étaient

jadis plus réservées qui, pour le même usage, se servaient discrètement d'un flacon, sans avoir à incommoder leurs voisins, même les plus proches, de l'odeur qu'il leur plaisait de respirer.

Le résultat de cet empire exercé par le savoir-vivre sur le corps humain tout entier, se traduit par une expression brève et énergique, laquelle résume bien tout ce qu'on a indiqué jusqu'ici : le *maintien*. C'est en effet à l'âme à maintenir le corps dans cette correction stricte, en dehors de laquelle notre attitude devient insoutenable, lâche et débraillée: alors les organes du corps s'abandonnent à tous les écroulements, à toutes les molleses, à toutes les excitations.

Cette rectitude extérieure ne suffit pas: l'âme humaine est faite pour le commerce de la vie; il faut qu'elle s'y prépare, en exerçant sur elle-même et sur ses facultés la même réaction et le même empire que sur ses organes.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LE VICOMTE DE MELUN

Souvenirs et Correspondance

PAR M. G. BAGUENAUT DE PUCHESSE

Nos lectrices connaissent le nom du vicomte de Melun; l'an passé, nous leur avons parlé de sa belle vie, bien dite, racontée avec cœur par M. l'abbé Baunard; aujourd'hui, un ancien ami, un associé des œuvres, un confident des pensées de M. de Melun vient, à son tour, révéler les souvenirs que lui a laissés cet ami si cher, et nous applaudissons à cette nouvelle tentative: il y a toujours profit et plaisir à voir remettre en lumière de si fortifiants, de si généreux exemples.

Toute l'existence de M. de Melun fut, on le sait, consacrée aux pauvres, et plus particulièrement encore, aux enfants et aux malades. Il trouvait dans sa charité, de quoi satisfaire à la fois à l'attrait de son cœur et aux tendances de sa pensée: là, et là seulement, il entrevoyait le remède aux maux de notre société; faire le plus de bien possible, était sa règle et sa devise, et pour les plus égarés, pour les plus coupables,

il ne trouvait dans son âme qu'une profonde compassion. Il écrivait au lendemain de 1848, quand la France était agitée par les convulsions révolutionnaires, et que les terreurs inspirées par le socialisme poussaient à des répressions arbitraires:

« Je voudrais être le missionnaire qui, dans
» les premiers temps, quittait les palais romains,
» fermait son oreille aux dédains et aux injures
» accumulés contre les barbares par les vieux
» maîtres du monde, et s'avancait dans les forêts
» de la Germanie et de la Bretagne, pour porter
» à ces populations inconnues une parole de paix
» et d'affection, le jour où, sortis de leurs forêts,
» ils entreprirent sous l'impulsion de Dieu, la
» conquête de l'univers en dérépitude et le ra-
» jeunissement de leur sang et de leur vigueur.
» La parole évangélique détourna plus d'un coup
» d'épée et désarma plus d'une colère. Serai-je
» appelé à une aussi magnifique mission? Il est
» toujours heureux de la tenter; mais la tâche
» est difficile, et le pauvre missionnaire serait
» bien au-dessous, s'il n'avait pour se soutenir

» des voix qui lui crient courage et qui lui donnent confiance en son œuvre. »

Et plus loin :

« Le devoir de ceux qui espèrent est de se préparer pour l'avenir et de pénétrer de plus en plus dans ce milieu où Dieu forge les générations qui feront la loi au monde. »

» Dieu ne nous a pas fait de dangereux loisirs, jamais le monde n'a moins été un lit de repos et n'a plus porté le caractère de l'action et de l'épreuve. La place manque sur la terre au sommeil et à l'indifférence; nous n'avons qu'à choisir entre l'affection et la haine, entre la charité et la vengeance, et notre vie doit être une œuvre pour ne pas devenir un combat. »

A ces vues si larges, à ce noble dégagement d'esprit de parti, à cette charité théorique qui réglait sa vie et ses écrits, se joignait une charité de détail et de pratique qui ne négligeait rien; il donnait le pain aux pauvres, les secours aux malades, l'aumône cachée aux pauvres honteux, l'instruction aux enfants, l'appui moral aux jeunes ouvriers, en même temps que, par ses discours et ses écrits, il propageait les doctrines de clémence et de générosité. L'Évangile inspirait et ordonnait sa vie.

En vain l'indifférence, l'hostilité, les passions violentes des uns, les déplorables divisions des autres, l'égoïsme de presque tous, s'élevèrent-ils contre la continuation et la réalisation de ses desseins les meilleurs et les plus aimés. En vain le but qu'il avait poursuivi toute sa vie, ce grand but du soulagement, du relèvement, de la réconciliation des diverses classes sociales semblait-il s'éloigner à mesure qu'il marchait vers lui, il ne défaillit ni ne se démentit jamais. Il n'abandonna aucune de ses idées qui ne cessèrent de lui apparaître comme la nécessité, comme le devoir, comme le salut. La mort seule, la mort, acceptée avec la foi la plus vive et la résignation la plus chrétienne, mit fin, après une maladie supportée courageusement, à un dévouement si prolongé. Et, à travers notre siècle ballotté par tant d'espérances et de chutes, par tant d'impuissances et d'ambitions, la vie de M. de Melun restera comme le modèle unique de ce que peut, dans un seul homme de cœur, la charité infatigable, tolérante et désintéressée.

Ce résumé recommande-t-il suffisamment à nos lectrices le beau travail de M. Baguenault de Puchesse? c'est notre désir; la vie et les pensées de ce grand homme de bien, de M. de Melun, sont un rafraîchissement à l'heure présente, si aride et si désolée (1).

M. B.

NOUVELLES DU NORD

PAR X. MARMIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ce volume ressemble à un de ces herbiers que les voyageurs rapportent des pays lointains et qui contiennent les fleurs du Tropique à côté des mousses de la Norvège; M. X. Marmier, qui a parcouru en grande partie le monde, a recueilli les fleurs littéraires de tous les pays. Le Nord en particulier, lui a livré des œuvres charmantes, et il faut citer parmi les perles de ce nouveau recueil, *Immensee* et le *Sacrifice*, deux nouvelles simples et pathétiques, qui ébranlent le cœur par l'intensité des sentiments qu'elles expriment; elles sont toutes deux traduites du danois. La nouvelle suédoise est moins remarquable, quoiqu'elle soit due à la plume d'une femme très distinguée, madame F. Carlen. La Russie, l'Angleterre ont fourni leur contingent, mais les deux histoires danoises ne me paraissent pas avoir leur égale; il y a un charme dans les souvenirs d'un vieillard (*Immensee*) qui, arrivé au bout de la carrière, tourne les yeux vers le passé et voit, à la lueur du soleil couchant, les peines et les joies de sa vie, et le *Sacrifice* nous fait vivre pour quelques instants dans une atmosphère si pure et si élevée qu'on ne peut la quitter sans regret. Ce beau volume sera, je le crois, très bien accueilli de toutes nos lectrices (1).

M. B.

CORBEILLE DE LÉGENDES ET D'HISTOIRES

Recueillies par un Aumônier de Communauté.

Ce volume, très-divers, très-intéressant, est dédié à la jeunesse; il n'est pas une des Nouvelles qu'il renferme dont la plus austère vigilance pourrait interdire la lecture: un goût parfait a présidé au choix des auteurs et des œuvres, et les mères, souvent embarrassées lorsqu'il s'agit de donner un bon et beau livre à un enfant de douze à quinze ans, trouveront dans la *Corbeille* de quoi remplir bien des soirées et bien des heures de vacances. La *Lettre à la Sainte Vierge*, le *Petit Père*, la *Première Confession*, une *Redevance*, le *Petit Marchand de balais*, amuseront les sœurs et peut-être aussi les frères, et leur feront, disons-le, plus de bien que les livres scientifiques, géographiques, etc., dont on accable ces pauvres petits garçons qui n'en sont pas plus savants pour cela (2).

M. B.

(1) Chez Hachette. — Prix, 3 fr. 50 le volume.

(2) Paris, 90, rue Bonaparte, chez Lecoffre. — Un volume in-8°.

(1) Chez Jules Gervais, 29, rue de Tournon, Paris.

LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

IX

RETOUR VERS LE PASSÉ

Madame d'Andelize, la belle-mère de Régine, cette femme si nulle, si effacée, avait eu son printemps, ses charmes et ses heures d'illusion.

Elle avait connu toutes les joies de l'enfance et toutes les idées décevantes de la jeunesse : elle avait aimé, elle s'était mariée, l'âme enivrée des plus profondes joies ; elle était entrée dans la maison de son mari comme dans un temple dont rien d'impur ne devait franchir le seuil. Elle croyait en celui qu'elle aimait, et cette foi est certainement le plus beau couronnement de l'amour ; c'était une foi robuste, aveugle, toujours prête, comme la Charité, à excuser tout ce qui aurait pu l'offenser ; il fallut de rudes secousses et un long espace de temps pour que madame d'Andelize s'aperçût enfin qu'elle avait épousé un égoïste accompli et un viveur dont les plaisirs avaient bronzé le cœur ; cet extérieur séduisant, ces élégantes manières, cette voix sympathique, revêtaient d'un charme trompeur une humeur exigeante et despotique. Elle dut courber la tête sous ce joug du mariage, le plus dur ou le plus aimable de tous ; les apparences extérieures étaient soigneusement gardées, mais dans l'intimité de la maison, elle était négligée, dédaignée, et privée tout à la fois d'autorité et d'amour. Son mari employait à ses jouissances personnelles leur fortune, et il ne s'inquiétait que bien peu des besoins de sa femme ; il s'attribuait en toute chose la part léonine, et une plainte, une demande, une observation, faite avec la plus angélique douceur, les ménagements les plus délicats ne trouvaient pas accès dans cette âme fermée. Le monde juge sur l'écorce : on trouvait M. d'Andelize aimable, courtois ; on croyait sa femme suffisamment heureuse ; elle eut la force de ne démentir personne et de porter, avec un front serein, une infortune irrémédiable.

La naissance de son fils la consola un peu ; elle tourna vers lui tout son cœur, affamé d'aimer, et s'il suffisait d'être aimé par la meilleure des mères pour arriver à la perfection, nul n'y eût dépassé Roger. Il avait un peu du caractère doux de sa mère, mais le sang de son père coulait dans ses veines ; enfant, il détestait l'étude

et il aimait le jeu ; jeune homme, il n'eut pas assez de constance pour embrasser une carrière, il échoua dans des examens indispensables, il ne réussit qu'à dépenser de l'argent, et à acquiescer, dans la société un peu frivole que voyaient ses parents, une grande réputation d'élégance et d'urbanité.

Lorsqu'il épousa Régine, madame d'Andelize le crut à jamais sauvé. Il était sauvé des périls de la pauvreté, des mauvaises tentations, des voies dangereuses ; il allait avoir une femme, un sage conseil, un être dévoué et bon qui, semblable à nos anges gardiens, l'empêcherait de heurter le pied contre la pierre. Elle pensait, avec une certaine apparence de raison, que cette situation presque inespérée agirait sur l'esprit de Roger, qu'il romprait avec les mauvaises habitudes et les liens dangereux du passé ; qu'il recommencerait une existence toute nouvelle et qu'il saurait ménager et son bonheur et sa fortune. Elle comptait absolument sur Régine, elle savait que la main douce d'une femme guiderait Roger avec un ascendant irrésistible... mais il fallait qu'elle fût douce.

Quoiqu'elle eût cinquante ans bien sonnés, qu'elle eût versé bien des larmes sur de bien cruelles douleurs, madame Eugène d'Andelize avait conservé dans son vieux cœur de bien jeunes illusions. Elle en avait encore sur son mari, elle en avait, tout naturellement, sur son fils, elle en avait immensément sur sa belle-fille.

Ils allaient revenir de leur voyage de nocce et elle les attendait avec une impatience juvénile ; elle comptait les heures, elle passait son temps dans le joli appartement loué pour le jeune ménage ; quoiqu'elle ne fût guère en fonds, elle le tapissa de fleurs, parce que Régine les aimait ; elle tâcha de deviner ses goûts, ses préférences, et de faire en sorte que ce logement, confié à ses soins, formât, dès l'arrivée, un tableau agréable aux yeux de la jeune femme. Elle allait, venait, s'agitait, et son mari, tranquillement assis dans un profond fauteuil, lui disait :

« Je vous admire, ma chère. Quelle jeunesse d'impressions ! Vous ne m'attendiez pas avec plus d'impatience quand je venais le soir vous faire ma cour... *in illo tempore*. Beaucoup d'hivers ont passé depuis ce temps-là... Je suis tout de glace à côté de vos transports... »

Elle soupira ; depuis longtemps elle connaissait l'hiver qui gelait cette âme.

« Mais, dit-elle, ne faut-il pas aimer ces chers enfants, cette bonne Régine qui est devenue notre fille, et n'est-il pas naturel que je l'attende avec impatience ? »

— A votre aise, ma chère, je ne souhaite pas, pour Roger, que la bonne Régine ait autant de cœur que vous.

— Pourquoi ? dit-elle timidement.

— Parce qu'on ne vient pas à bout de vous contenter : les sensitives m'ont toujours paru à plaindre. »

La pauvre sensitive se tut.

La rue qu'allait habiter le nouveau ménage était fort paisible ; l'oreille fine de madame d'Andelize distinguait de loin le roulement d'une voiture : elle courut au balcon :

« Les voilà ! dit-elle à son mari, les voilà ! »

Il se leva, jeta sa cigarette, passa la main sur ses longs favoris blancs et alla jusque dans l'antichambre ; le premier, il embrassa Régine, tandis que Roger se jetait au cou de sa mère.

« Ma chère fille ! ma chère enfant ! dit la bonne dame en serrant les mains de sa bru, que je suis heureuse de vous voir ! »

Régine tendit son front, en disant :

« Je suis bien contente de vous retrouver, mais le geste et la parole, froids, mesurés, firent un peu de peine à madame d'Andelize. Là où elle espérait rencontrer de l'effusion, elle ne trouvait que de la politesse ; mauvais début ! »

On entra au salon, on s'assit et les premiers instants de l'entretien furent, comme toujours, employés à des récits confus et à des demandes qui n'attendaient pas la réponse. Régine regardait autour d'elle avec un air d'approbation qui réchauffait le cœur de sa pauvre belle-mère, et elle dit enfin :

« C'est bien joli, ces arrangements de fleurs, mais quelle odeur violente ! c'est à donner la migraine. »

— Ce sont les héliotropes, il y en a une légion, s'écria Roger. Je vais les exiler sur le balcon.

— Quelle idée, ma femme, d'avoir multiplié ces fleurs, qui ont une odeur de vanille prononcée !

— A propos de vanille, où dinons-nous ?

— Chez moi, Roger, répondit madame d'Andelize ; le dîner nous attend.

— Et il nous attendra, dit M. d'Andelize ; je vous invite, mes enfants, à dîner au cabaret. Rendez-vous dans une heure, au café Riche.

— Oh ! oui, père, nous acceptons ! s'écria Régine, à qui toute nouveauté plaisait. Je vais faire un bont de toilette. »

Madame d'Andelize n'éleva aucune objection à l'idée de son mari, quoiqu'elle calculât l'écart énorme qui se trouverait entre son joli dîner de ménage et le menu, commandé par son mari, du Café Riche. On y dina donc, et très gaiement. Régine se prit d'amitié pour son beau-père, qui l'amusait, et, en revanche, elle trouva sa belle-

mère triste, retirée en elle-même, d'un commerce bien peu amusant.

« Je ne la verrai guère, se dit-elle ; le moins possible. »

Dès le lendemain, après une visite à Laure et des félicitations sur l'heureux avancement de M. de Barrel, Régine se mit à arranger sa maison et à compléter le mobilier, l'argenterie et la vaisselle ; son mari n'avait ni les goûts studieux, ni les goûts virils, mais il possédait, nous l'avons dit, cette science de l'art dans le mobilier, dans la décoration intérieure, qui ne fait pas les grands hommes, à coup sûr, mais qui plaît aux femmes, comme une sanction de leur propre frivolité. Il se connaissait en tableaux, il était expert en céramique, les vieilleries n'avaient pas de secrets pour lui, et Régine trouva en son Roger un guide, un conseil dont elle apprécia bientôt les lumières. Ils dépensèrent ainsi, en y joignant l'acquisition d'un beau cheval et d'un coupé, une partie des sommes amassées par M. Herbelin durant sa prudente tutelle. M. de Florennes, lui, avait placé les revenus de sa petite-fille et accru sa fortune. Roger, entraîné par la vue des belles choses, aurait volontiers jeté au vent le total de ces économies, mais Régine sentait couler dans ses veines du bon sang normand qui lui infusait la prévoyance et la défiance ; elle sut mettre une digue à ses fantaisies, et tout en comblant son jeune mari, elle sut l'accoutumer à ne pas avoir la clef du coffre-fort ; elle lui créa une petite Capoue, une oasis toute de loisir et de plaisirs, à la condition tacite qu'il ne se mêlât pas de la direction de leur fortune.

Pour la première fois de sa vie, Régine aimait quelqu'un ; son jeune mari lui agréait, sa figure aimable et un caractère facile avaient captivé son âme ; elle se plaisait avec lui ; l'arrangement de leur demeure, les visites de noces, les réceptions, tout, avec lui, prenait du charme ; il n'avait pas la physionomie imposante d'Hugues de Viefort, ni les airs timides et embarrassés du pauvre Tiburce Herbelin ; la hauteur de l'un, la gaucherie de l'autre ne convenaient pas à son humeur altière, qui n'aimait ni à fléchir, ni à compatir, tandis qu'elle trouvait en Roger l'habitude du monde, l'habitude des salons, les façons élégantes qui la charmaient, joints à cette facilité d'humeur que rien n'avait encore démentie ; il lui faisait honneur dans le monde, il ne montrait à la maison ni caractère ni volonté, et elle l'aima pour les qualités qu'il avait et pour celles qu'il n'avait pas. Son amour fut exclusif et impérieux comme l'étaient tous ses sentiments ; elle était toute à lui, elle exigeait qu'il fût tout à elle, et le joli duo de l'égoïsme à deux dura sans les fatiguer.

Madame d'Andelize, la mère, ne trouvait pas, on le comprend, une place pour elle entre ces deux êtres, que rapprochaient l'inclination, la nouveauté et le même goût pour les mêmes distrac-

tions. Elle apportait chez ses enfants beaucoup de tendresse, ils n'en éprouvaient pas le besoin ; un fond d'expérience, ils n'aimaient pas les conseils ; un fond de mélancolie, ils ne se sentaient pas en veine de compassion, ni de consolation ; enivrés de la vie, de la jeunesse, du bonheur, les accents tristes offensaient leur oreille, les perspectives sombres blessaient leurs yeux. Madame d'Anelize connut et savoura ce chagrin que tant de pauvres mères connaissent. Son fils lui échappait, elle le voyait très peu, elle ne le voyait jamais seul ; Régine se trouvait entre eux, les isolant l'un de l'autre et fermant la porte à la confiance et à l'expansion. Jadis, la mère et le fils se disaient bien des choses ; elle ne lui racontait pas tous ses chagrins, ni lui, toutes ses folies, pourtant il y avait entre eux une intimité vraie, soudain interrompue par le mariage. C'est à sa femme que Roger se confiait maintenant, la pauvre mère ne pouvait plus se confier à personne.

Elle était née avec ce malheureux besoin d'aimer, que la terre ne satisfait pas, qui a envoyé au cloître les âmes les plus nobles et les plus tendres ; elle avait eu soif d'amour depuis son enfance, et, seule, la maternité l'avait satisfaite : elle avait aimé son enfant, le seul qui lui fût resté, avec ardeur, elle en avait été aimée, et quand il prit une compagne, sa mère, par un effort généreux, aima soudain cette rivale comme une fille. Elle bâtit de magnifiques châteaux en Espagne sur cette nouvelle affection ; Régine, fort isolée dans la vie, s'attacherait à la mère de son mari, elle lui donnerait affection et confiance : d'avance, elle entrevoyait les sourires de cette jeune femme, ses caresses, son bon accueil, l'intimité à trois, ses longues et solitaires journées animées par les visites de Régine, les conseils demandés avec simplicité et donnés avec tant de délicate amitié, les repas pris ensemble ; les mystérieuses espérances entrevues, toutes deux, la jeune mère et la grand-mère, travaillant à de petits vêtements de nouveau-né, tous les liens resserrés par les mains de l'enfant qui leur appartiendrait à tous ; enfin, elle échafaudait un roman délicieux sur le cœur de la jeune madame d'Anelize. Mais il se trouva que ce cœur fit défaut, il n'était occupé que de Roger, et pour la pauvre mère, il n'eut que distraites froideurs et négligences, tantôt inconscientes, tantôt voulues.

Au début, madame d'Anelize excusa, et voulut se démontrer à elle-même, avec toutes les subtilités du cœur, qu'elle avait tort, qu'elle était susceptible, que Régine, étant occupée, attirée ailleurs, n'avait pas eu le temps de lui montrer sa tendresse ; la raison disait qu'un serrement de main, un baiser, un regard, choses fugitives qui remplissent l'âme, ne peuvent être mesurés ni pesés à la balance, elle n'écoutait pas, elle voulait, en dépit de tout, innocenter sa belle-fille ; elle se disait parfois :

« Elle n'est occupée que de Roger, elle n'aime que lui : eh bien ! tant mieux ! elle a raison ! mais je la forcerai à m'aimer. »

Hélas ! force-t-on ? l'âme de Régine demeura inexpugnable. Que de fois sa pauvre belle-mère sortit-elle de la maison, l'âme épanouie de tendresse, allant d'un pas vif, alerte, vers ce but désiré, la maison de ses enfants, et combien de fois revint-elle, *trainant l'aile et trainant le pied*, essuyant des larmes sous sa voilette baissée, et se disant : Je n'y retournerai plus ! Elle retournait le lendemain et elle revenait, aussi triste : la même négligence l'avait accueillie, le même froid baiser l'avait glacée, la même parole peu aimable ou brusque l'avait navrée. Parfois, quand Roger se trouvait là, un bon regard, un : *Bonjour, maman !* dit d'une voix caressante, la rassérénait, sans lui faire oublier cependant ce qu'elle avait rêvé, ce qu'elle n'avait pas rencontré, ce mirage d'une affection filiale, qui s'était fondu en un brouillard glacé lorsqu'elle s'en était rapprochée.

C'était pour M. d'Anelize que Régine gardait ses sourires et ses grâces ; il l'amusait, il ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait vus jusqu'alors, il riait de tout, et il la faisait rire ; les petites attentions qu'il avait pour elle, une branche de camélias, un sac de bonbons, l'enchantaient, et madame d'Anelize pouvait comparer l'accueil que l'on faisait à ses présents, avec l'aimable gratitude de Régine pour les menues attentions de son beau-père. Elle donnait aussi, elle apportait des offrandes à l'idole : un ouvrage de ses mains, elle travaillait comme les fées, un ancien bijou revenu à la mode, souvenir du passé, de sa jeunesse qu'elle sacrifiait, et au don duquel répondait un froid *merci*, dit du bout des lèvres. Elle voyait tout cela, elle en souffrait et ne se décourageait pas encore.

Un petit enfant devait naître bientôt : il serait le messager de la paix et de l'union, et Régine qui n'aimait pas sa belle-mère, aimerait en elle la grand-mère : qui pouvait en douter ? Plus que jamais elle reprit ses visites et ses présents : les petits bonnets, nids de dentelles et de rubans, les brassières, les taies d'oreiller brodées, remplissaient de semaine en semaine un joli meuble de layette donné par Roger à sa femme.

Le petit enfant vint au monde, c'était un robuste garçon, que son grand-père et parrain nomma de son propre nom Jean-Eugène, et qui fit, dès sa naissance, l'orgueil de sa mère, la joie de son jeune père et les délices de son aïeule. Elle ne s'était pas trompée dans ses prévisions : les jours qui suivirent la naissance de Jean furent radieux ; son mari oubliait de se moquer d'elle, son fils la comblait de tendresse, et Régine semblait avoir attendu les premières effluves de l'amour maternel pour comprendre enfin l'amour filial. Elle souriait à sa belle-mère, elle la gardait près d'elle, elle écoutait ses

sages avis, et elle riait de bon cœur lorsqu'elle voyait les petits souliers blancs que madame d'Andelize brodait pour le moment où le héros dans les langes mettrait pied à terre.

Tout était prospère et charmant, et désormais le terrain semblait solide sous les pas de madame d'Andelize.

Avec Régine, rien ne durait cependant. Le petit garçon avait deux mois, sa mère, complètement rétablie, en veine de santé et de beauté, sortait beaucoup, faisait des visites, promenait Jean au parc Monceaux et n'avait plus besoin d'une société intime : la présence fréquente de sa belle-mère la fatigua un peu, ses bons conseils, ses récits du temps passé sur ses pauvres enfants disparus l'ennuyèrent, et peu à peu, elle revint à la froideur presque hostile des premiers temps de son mariage. Madame d'Andelize s'en aperçut vite : l'ombre d'un nuage qui passe effarouche les sensitives, mais elle prit patience, et chaque soir, elle attendit mieux du lendemain.

Son mari la plaisantait :

« Ma chère, vous soupirez en vain ; vous ne la retrouverez plus ! elle est charmante, Régine, mais capricieuse en diable et inconstante comme une girouette. Elle a eu du goût pour vous, il est passé ; je m'attends, quoique je sois bien avec elle, à être évincé un de ces jours... j'en suis consolé à l'avance.

— C'est si triste !

— Pas tant que ça, et si vous étiez raisonnable, vous la priveriez un peu de votre présence.

— Je ne verrais pas notre petit Jean !

— Vous le verrez de reste : quand elle en sera fatiguée, elle vous le confiera, soyez tranquille ! et vous serez bonne, *nurse, governess*, tout à votre aise. »

Madame d'Andelize n'eut pas la force de suivre ce conseil diplomatique. Elle retourna chez Régine, et, avec ce manque de tact que donne souvent l'excès de l'affection, elle se prodigua : elle ne pouvait quitter le berceau de son petit-fils : il lui semblait voir Roger dans sa petite enfance, il avait les beaux yeux de son père, ses cheveux étaient blonds et doux comme ceux d'une petite Marie qu'elle avait perdue ; tout son bonheur d'autrefois revivait dans ce petit visage, elle ne pouvait le quitter. Elle s'inquiétait du bien-être, de la santé de Jean ; tout ce qui touchait à ce cher petit être devenait chose grave à ses yeux, et quoique ses observations ne fussent pas toujours bien reçues, ni par la jeune mère, ni par la nourrice au bonnet cauchois, l'une fort inexpérimentée, l'autre forte d'une expérience de village, peu applicable au petit Jean, elle ne pouvait se contraindre au silence. Plusieurs fois, Céleste, c'était le nom de la Cauchoise, avait pris de l'humeur, la bonne grand-mère l'aurait voulue plus sobre et moins paresseuse ; Régine, elle, souriait de la maussa-

derie de la nourrice et en faisait retomber la faute sur madame d'Andelize ; les rapports entre la belle-mère et la bru devenaient froids et difficiles, et pourtant poussée par une intention excellente et par une tendresse toujours inquiète, elle dit un jour à Régine :

« Je pense, ma chérie, que la nourrice place fort mal le berceau de notre enfant. Voyez donc ! la porte du corridor est près de sa tête, il vient par là beaucoup d'air, et la fenêtre, à côté, n'envoie pas une lumière directe, ce qui peut faire dévier les yeux. »

Régine frappait le tapis du pied, elle paraissait impatientée et nerveuse à l'excès :

« Le berceau serait mieux où se trouve le lit de la nourrice, continua madame d'Andelize.

— Je ne changerai rien, répondit Régine d'une voix irritée, je ne puis pas contrarier Céleste et nuire à l'enfant. Je vous en supplie, mère, soyons chacune chez nous, je ne me mêle pas de votre intérieur, de grâce, faites de même... »

Madame d'Andelize avait pâli ; elle se leva en laissant tomber la robe qu'elle brodait, et rajusta son châle :

« Je ne vous gênerai plus, Régine, dit-elle. Adieu.

— Adieu, mère... au revoir. »

Madame d'Andelize sortit précipitamment ; les pleurs la suffoquaient ; au bas de l'escalier, elle rencontra Roger, qui vint à elle promptement, en criant !

« Quel bonheur ! bonjour, maman ! mais quoi... vous pleurez ! que se passe-t-il ? ma femme !... Jean !... »

Elle ne put se contenir, elle qui avait si bien tu jusqu'alors le secret de ses chagrins.

« Ta femme m'a chassée ! dit-elle. Un conseil que je lui donnais lui a déplu !

— Quoi ! ma chère, ma pauvre mère ! Revenez avec moi, je vous en supplie. Régine va se jeter à votre cou, vous verrez !

— Je ne le pense pas, Roger, retourne, mon fils, et ne lui dis rien, ni à ton père. J'ai eu tort de te parler de mon chagrin...

Elle le quitta vivement : il monta chez lui, un peu animé et un peu triste, et il dit à sa femme :

« Je viens de rencontrer maman, elle était tout en larmes... que s'est-il donc passé ?

— Rien, moins que rien, ta mère veut à toute force, se mêler de la direction de notre enfant, elle ennuie Céleste, elle la pousse à bout, j'en souffre et Jean aussi. Je viens de la prier de me laisser gouverner la maison et l'enfant comme je l'entends.

— Tu l'as congédiée ! tu l'as chassée ! elle pleurait...

— Elle est d'une susceptibilité qu'elle appelle sensibilité, si exagérée ! je ne suis pas méchante mais je conçois maintenant les impatiences de ton père... et quand nous nous verrions un peu

moins, car enfin elle est toujours ici, où serait le mal ?

— C'est un grand mal ! affliger maman qui est si parfaite !

— Oui, elle a une de ces perfections qui agacent tout le monde. N'en parlons plus, Roger, je ne veux pas me quereller avec toi au sujet de ta mère, mais je t'avertis, je ne céderai pas. »

Il céda, lui, ne se sentant pas assez de force pour combattre et résister ; seulement, de cette courte dispute, il emporta le sentiment que ce qu'il appelait son bonheur n'avait pas des bases très solides.

M. d'Andelize se moqua de sa femme, en lui disant :

« Ne vous l'avais-je pas dit ? Vous ne me croyez jamais ! »

Tout se sait dans le monde, même les choses que l'on voudrait le mieux cacher ; quelques jours après, madame de Barrel vint faire une visite à Régine et après s'être extasiée sur la beauté de Jean, elle dit à sa cousine :

« Chère amie, est-ce vrai ce que ton beau-père a dit à mon mari ? quoi ! tu serais brouillée avec madame d'Andelize, une femme excellente, qui t'adore, qui adore ton enfant !

— Trop d'adoration fatigue ; je ne suis pas brouillée avec ma belle-mère, Laure, seulement, nous nous verrons moins. Elle ne passera plus ses jours ici.

— Tu as tort ! le plus grand tort ! ma chère petite ; tu auras le monde contre toi.

— Peu m'importe !

— Je t'assure... tiens, veux-tu que j'aille voir madame d'Andelize, et que j'explique ce malentendu ?

— Je te dispense de la démarche, et faut-il le dire ? je te dispense de tes conseils. Je pense que je puis me conduire, sans m'appuyer sur autrui, et je déteste qu'on se mêle de mon intérieur.

— Très bien ! dit Laure ; je ne prendrai plus cette liberté, seulement, je plains ceux qui auront affaire à toi. Chut ! n'en parlons plus.

Régine avait dépassé le but, elle espéra qu'un plaisir aimablement offert, ramènerait Laure :

« Veux-tu venir au Bois ? dit-elle. On attelle. Nous emmènerons Jean.

— Merci mille fois, tu es trop bonne. Je me sauve. Amitiés à ton mari. »

Elle s'en alla promptement, et Régine rongea un peu son frein. Elle secoua enfin les noires pensées, et se dit :

« Elle sera trop contente de revenir : elle ne déteste ni les bons dîners, ni les promenades, ni les jolies soirées, cette précieuse Laure ! »

X

NUAGES AU CIEL

Le vase avait reçu sa première fêlure : par elle avait fui l'éphémère bonheur de madame d'Andelize ; par elle, l'idée que son repos dépendait du caractère impérieux de sa femme, était entrée dans l'esprit de Roger, ni la situation des époux, ni la félicité de la famille n'étaient entières ; le monde n'en sut pas grand chose ; les apparences furent gardées ; la belle-mère de Régine avait cessé ses visites quotidiennes, mais une fois par semaine, Régine, suivie de la belle Cauchoise, lui menait l'enfant, et il ne se passait pas dix jours sans que la famille se réunît à table ; M. d'Andelize conservait avec sa bru les formes courtoises et galantes dont il avait toujours usé ; sa femme paraissait un peu silencieuse, un peu triste, mais cela n'étonnait pas ; Régine était polie avec elle, riieuse avec son beau-père, et Roger regardait sa mère, lui disait quelques mots doux et caressants qui faisaient oublier bien des chagrins et tarissaient bien des larmes.

C'était peu, c'était trop néanmoins pour l'esprit exclusif de Régine ; elle aimait son mari d'un amour dominant et jaloux, il ne devait rien aimer en dehors du cercle qu'elle traçait autour de lui et qui les renfermait tous trois, la mère, l'enfant, le père : cercle fleuri, cercle enchanté lorsqu'elle était de bonne et calme humeur, cercle maudit lorsque sa vanité ou son amour ou sa haine avaient reçu quelque blessure. Personne ne songeait à l'offenser, sa belle-mère la craignait, son beau-père la ménageait, Roger évitait de son mieux les coups de corne de sa chère gazelle, mais ses attentions pour sa mère, la tendre soumission qu'il ne cessait de lui montrer, suscitaient parfois des scènes cruelles. Avare d'une affection qu'elle possédait sans la mériter, Régine ne voulait pas de partage ; la table du mauvais riche, dont Lazare ne pouvait pas obtenir une miette, est l'image de ces âmes avides qui s'attribuent tout et n'admettent pas les droits les plus sacrés, ni les affections les plus touchantes.

Roger faisait de fréquentes visites à sa mère ; au commencement il les avouait et les racontait ; mais les bouderies de Régine lui fermèrent les lèvres ; il continua à voir madame d'Andelize, mais il ne s'épancha plus ni sur elle, ni sur leurs entretiens : il aimait sa mère, il la plaignait, il souffrait de ses peines, des privations physiques, des piqûres morales qu'elle endurait ; lui aussi avait espéré que son mariage lui donnerait une amie et une fille ! En faisant un mariage d'argent avantageux, brillant, il avait conservé parmi ses vues personnelles, ce petit coin bleu où rayon-

naît la figuré douce et mélancolique de madame d'Andelize; il l'aurait voulue heureuse, mais il n'avait pas assez d'énergie pour lui créer ou lui conserver une vie paisible et douce.

Régine avait des qualités pratiques, elle aimait l'ordre, elle gouvernait sa maison avec plus de soin peut-être qu'elle n'en avait montré chez M. de Florennes, son aïeul, tout autour d'elle était réglé et elle ne laissait faire aucun paiement sans le vérifier. Elle consacrait à ses chiffres une demi-heure au moins tous les matins; on lui présentait les livres, les carnets, les notes, elle supputait, comptait et revoyait ses dépenses avec une grande exactitude. (Ne l'en blâmons pas.) On lui présentait tous les matins les notes de la veille : elle examinait et payait. Or, un matin de décembre, elle trouva dans ses papiers une facture qui l'étonna :

« Dieulafait! dit-elle tout haut, le fourreur, je lui dois 800 francs pour un manteau! Voilà, par exemple, une erreur incroyable. Je n'ai pas acheté de fourrures depuis mon mariage. »

Elle sonna :

« Fanny, (sa femme de chambre était accourue), allez vite chez le fourreur Dieulafait : vous direz qu'il y a erreur dans cette facture : madame d'Andelize n'a pas eu de manteau fourré. Allez sur-le-champ. »

Elle continua ses chiffres, mais plus d'une fois elle dut refaire ses additions et ses multiplications, une impatience fiévreuse l'empêchait de savoir bien au juste si deux et deux font quatre, enfin, Fanny arriva :

« J'ai pris l'omnibus, dit-elle, pour aller plus vite, puisque je dois encore habiller madame.

— C'est bien. Et ce fourreur ?

— Eh bien, madame, il dit qu'il a vendu le 3 novembre une pelisse fourrée à M. Roger d'Andelize et qu'elle a été portée chez madame Eugène d'Andelize, rue de Lancry.

— Ah!... dit Régine, c'est bien. Préparez ma toilette, je vais m'habiller. Donnez la facture. »

Elle la glissa dans sa poche, et Fanny, qui était une âme compatissante, plaignit d'avance monsieur, qui allait avoir une scène avec madame.

Les deux époux déjeunèrent ensemble sans grand échange de paroles; au dessert, on amena le petit Jean, il grignota un biscuit, alla à cheval sur les genoux de son père, se laissa caresser par sa mère jusqu'au moment où Céleste vint le chercher : le déjeuner était terminé, et, comme de coutume, Roger et Régine passèrent dans un joli parloir, qui semblait créé pour l'intimité la plus douce, tant il était clos, agréable aux yeux, plein de livres et de feuillages.

Régine s'assit sur sa chaise basse, Roger s'étendit dans un grand fauteuil, et il lui dit tout-à-coup :

« Qu'avez-vous donc, Régine ? Vous avez l'air sombre comme le temps.

— C'est possible, je ne suis pas contente en effet. Pouvez-vous me dire ce que c'est que cette emplette chez Dieulafait ? »

Elle lui mit la facture sous les yeux :

« Très bien, parfaitement : c'est mon cadeau de fête à maman, qui s'appelle Charlotte, comme vous savez. Elle a eu l'an dernier une bronchite, j'ai voulu l'en préserver cette année-ci.

— C'est admirable, mais vous auriez pu le faire à moindre frais.

— Je ne le pense pas, répondit-il tranquillement. J'ai offert à maman un vêtement en harmonie avec son âge et sa condition.

— Vous auriez pu laisser ce soin à votre père, il me semble.

— Régine, c'est méchant ce que vous dites-là. Vous savez à merveille que mon père ne fait pas grand-chose pour ma mère, il n'est pas besoin d'appuyer là-dessus.

— Que voulez-vous que j'y fasse, si votre mère n'a pas su s'attirer l'affection de son mari, je n'y puis rien, nous n'y pouvons rien.

— Pardon ! nous pourrions suppléer à ce qui manque : ma mère n'est pas gâtée, quelques attentions lui font plaisir.

— Je le crois, vous êtes magnifique dans vos attentions ! Huit cents francs ! et avec quoi comptez-vous payer, s'il vous plaît !

— Avec mon argent, parbleu !

— Ne vous trompez-vous pas ? ne serait-ce pas avec le mien ? »

Il la regarda fixement ; elle rougit, il reprit :

« Voilà une parole regrettable et que vous regretterez, Régine.

— Pardon, Roger, dit-elle précipitamment, pardon ! ne vous en occupez plus, je ferai payer tout-à-l'heure ; mais convenez qu'il est pénible de devoir réparer les négligences de votre père. Si votre mère n'est pas gâtée, comme vous dites, est-ce de notre faute ?

— Non, assurément, mais il m'est permis de le déplorer, et j'eusse été heureux si vous m'aviez aidé à réparer ces injustices.

— Votre mère est si exigeante et si susceptible, il ne m'est pas possible de vivre avec elle, et je m'explique très bien les procédés de M. d'Andelize. »

Ce second mot malheureux ramena dans l'âme de Roger le mécontentement qui s'était adouci à la simple parole de regret échappée à Régine ; il murmura quelques mots à voix basse ; Régine dit brusquement :

« Vous dites ?

— Rien, je me rappelais mes classes et mon latin... *Intolerabilius*... Au revoir, Régine.

Il sortit ; Régine sonna et Fanny vint :

« Allez payer la note de Dieulafait, sans retard, Fanny.

— Madame s'est donc souvenue ?

— Non, c'est un présent de M. d'Andelize à sa mère.

— C'est bien bon à Monsieur, car cette pauvre dame a quelquefois des manteaux qui font peine à voir.

— Allez donc ! »

Régine resta seule, mécontente de tous, de son mari, de sa belle-mère, de Fanny, d'elle-même. Elle regrettait d'avoir amené cette scène par des reproches durs et intempestifs, mais son orgueil froissé empêchait ce retour simple,

cordial, qui, dans les querelles de ménage, bannit le fiel et ramène l'amour. Elle resta seule, ne dit pas un mot à celui qu'elle avait offensé, et laissa s'agrandir la nouvelle fissure par laquelle fuyaient près de se tarir, et la paix et la tendresse.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

CHEZ LES AUTRES

((SUITE))

XIV

Dès le lundi matin, madame Auvrard eut avec Audry une conversation décisive.

« L'ordre a toujours été ma passion dominante, lui dit-elle de son ton tranquille et froid, et s'il est une chose qu'il soit nécessaire d'ordonner, c'est le temps. Depuis ma jeunesse, j'ai soumis mes journées à une règle inflexible; ce qui est bon à mon âge est indispensable au vôtre: vous ne trouverez donc pas étonnant que j'aie arrangé pour vous un plan de vie. Je l'ai soumis à mon fils, dans le jugement duquel j'ai une juste confiance, et je ne doute pas que votre bon sens, sinon vos goûts, ne l'approuve également, étant donnée votre situation dans le présent et dans l'avenir. »

Elle prit sur le rebord de la fenêtre une feuille de papier, couverte d'une écriture correcte et bien formée, et la tendit à la jeune fille.

Pauvre Audry ! Elle avait, dans sa vie nomade, senti le besoin d'une règle, d'un repos ; mais pouvait-elle tout d'un coup et sans révolte, après une existence si pleine de fantaisie et d'imprévu, se plier d'un jour à l'autre à cette domination dénuée de tendresse, à cette vie où chaque heure avait son emploi austère, où son repos, son plaisir même étaient commandés et réglés d'avance, et où n'apparaissait nul vestige de ses habitudes, de ses plaisirs, de ses travaux d'autrefois ?

Ah ! certes, c'est une chose sage et utile de ne point laisser le temps se gaspiller au gré de la fantaisie ! Heureux ceux qui peuvent encadrer dans toute journée une œuvre utile et bonne, qui peuvent même assigner heure par heure à cha-

cun de leurs jours des occupations définies, sagement déterminées ! Une règle de vie est comme un moule plus ou moins heureusement formé dans lequel on coule, pour ainsi dire, ce quelque chose de fluide, qui échappe sans profit à un trop grand nombre d'entre nous, ce quelque chose de fugitif qui s'appelle le temps.

Mais malheur à ceux dont l'esprit étroit et rigide veut imposer à chaque être un moule uniforme, une règle unique, sans modifications et sans adoucissements ! Madame Auvrard était sincère. Elle croyait devoir redresser chez sa nièce une éducation qu'elle jugeait défectueuse sans en avoir approfondi les résultats ; sans se rendre compte de la nature de la jeune fille, et, parce qu'il y avait eu trop de fantaisie dans cette éducation, parce qu'une trop grande part y avait été faite aux facultés imaginatives et aussi à la distraction, elle tombait sans transition dans l'excès contraire, — l'excès du travail manuel, de la solitude, de la dépendance — ne se demandant pas si le brisement inévitable qu'elle préparait ainsi sans scrupule n'atteindrait pas les fibres les plus douloureuses, les plus vitales de l'esprit et du cœur.

Audry lut la règle composée par madame Auvrard... Le lever matinal ne l'effrayait point. Accompagner sa tante dans ses courses quotidiennes, au commencement de la journée, c'était tout naturel... Mais les trois heures de couture qui précédaient le dîner ne devaient-elles pas sembler effrayantes à une jeune fille élevée dans l'ignorance de presque tout travail manuel ? Puis venaient des lectures sérieuses dont la poésie et les œuvres d'imagination devaient être bannies. Une promenade hygiénique en compagnie de

Jeanne coupait l'après-midi, terminée par une autre séance de travail à l'aiguille; la soirée, après le souper, était vouée à une lecture, toujours sérieuse.

Audry posa le papier sur la table.

« Je dois ajouter que, sur l'observation de mon fils, dit madame Auvrard, et bien que la société des demoiselles de Kernœl ne soit pas précisément ce qui vous convient, je ne refuserai pas de vous confier à Octavie quand elle demandera à se charger de vous; mais ce sera là une récréation exclusivement réservée au dimanche... Je ne me dissimule pas que votre vie sera sérieuse; c'est celle que j'ai menée à votre âge, et si vous la trouvez sévère, c'est que votre existence a été jusqu'ici en dehors de toutes les idées raisonnables.

— Ne me permettez-vous pas d'assister chaque matin à la messe? dit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Chaque matin? Seriez-vous dévote? Ma belle-sœur ne l'était pas à ce degré... »

Une contraction pénible paraissait sur les traits d'Audry chaque fois que sa tante parlait de sa grand-mère. Marc qui, en attendant l'omnibus du chemin de fer, écrivait sur le coin de la table, leva les yeux à ce moment, et murmura avec un peu d'impatience :

« Voyez-vous donc quelque inconvénient à laisser mademoiselle de Brélyon sortir le matin avec Jeanne, si elle le désire? »

— Non, répondit sa mère avec un haussement d'épaules, à la condition qu'elle aille, comme Jeanne aussi, à la première messe.

— Ce sera une grande joie pour moi, ma tante... Et... tout me paraîtra facile, oh! oui, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux et s'enhardissant jusqu'à prendre la main de sa tante, si vous voulez seulement m'aimer un peu!

— Vous êtes romanesque, dit madame Auvrard retirant sa main avec une nuance de mécontentement. Vous avez vraiment besoin d'occuper vos doigts au détriment de votre imagination. Sans doute, je vous aimerai si vous êtes raisonnable et docile... Allez vous préparer pour m'accompagner au marché... Penven n'est pas riche en distractions, peut-être arriverez-vous à priser celle-là. »

Audry sortit sans rien dire, et ayant pris son chapeau, revint attendre dans le salon sa tante qui, plus lente, était elle-même allée mettre son châle, Marc était encore là. Il releva la tête; Audry regardait du côté de la fenêtre, et il vit une larme rouler sur sa joue.

Cette larme l'irrita sans qu'il sût pourquoi.

« Avez-vous quelque objection à faire contre le plan éminemment sage que ma mère vous a communiqué? » demanda-t-il tout-à-coup.

Elle tressaillit, et, rencontrant son regard froid et légèrement dédaigneux, elle essuya vivement les larmes qui l'avaient trahie.

« Je ne me plains pas, répondit-elle avec quelque hauteur. Peut-être aurait-on pu apprendre à me connaître avant de disposer ainsi de moi... Peut-être aurait-on dû tenir compte de la vie qui a été la mienne jusqu'à ce jour, et s'inquiéter de mes goûts, de mes habitudes et de mes aspirations... Mais j'ai déjà appris, moi, que je suis en face d'une volonté qui s'impose, et devant laquelle je ne puis que m'incliner.

— Vous blâmez ma mère! dit-il avec irritation. Vous impose-t-elle une autre existence que celle qu'elle-même a choisie? Elle aussi consacre son temps au travail, à un travail sans trêve.

— Je ne me plains pas de travailler, et je ne blâme personne. »

Une colère mal contenue brillait dans les yeux de Marc.

« Ma mère est responsable de votre direction; elle a pour devoir de vous tracer le sentier qu'elle croit le meilleur... »

— J'aurais voulu qu'elle étendit ce devoir jusqu'à me faire l'aumône d'un peu d'affection! » Il mordit sa lèvre.

« Je vois que l'on ne vous domptera pas aisément, dit-il, les dents serrées. Vous êtes de ces dévotes qui n'ont point appris la douceur et l'humilité.

— Ma religion m'enseigne à me soumettre, je ne manquerai point à ce devoir.

— Et vous apprend-elle aussi à blâmer les autres?

— Encore une fois, je ne blâme personne, et je ne me suis pas plainte, dit-elle avec une douceur ferme... Pourquoi m'avez-vous interrogée? Pouvez-vous m'empêcher de souffrir? »

Elle avait parlé avec un mélange de tranquillité et de décision qui étonna Marc.

Le pas un peu lourd de madame Auvrard se fit entendre à ce moment sur le palier du premier étage, et Audry, rougissant profondément, reprit la parole.

« Il est une chose que je désire savoir, et que je n'ai pas osé demander à ma tante... Ne possédé-je rien au monde? Suis-je... complètement... à sa charge? »

— Je ne puis encore vous répondre; vos affaires ne seront entièrement réglées que d'ici à quelques semaines... Mais ma mère a l'intention de vous allouer quelque argent pour... »

Audry fit un geste de dénégation énergique, mais elle n'eut pas le temps de répliquer: madame Auvrard, prête à sortir, venait dire adieu à Marc avant de faire ses courses de chaque matin.

Audry commençait de ce jour sa nouvelle vie.

XV

Le lendemain matin, elle s'éveilla aux premières lueurs du jour. Entendant un bruit léger dans la cuisine, elle descendit avec précaution, et vit Jeanne prête à sortir.

« N'attendiez-vous point six heures pour aller à la messe? demanda-t-elle, un peu étonnée. Je compte vous y accompagner chaque matin. »

Jeanne sembla embarrassée.

« Je vais, en effet, à la messe de six heures, mademoiselle, mais... »

Elle rougit, cacha un instant son visage dans ses mains, et reprit d'un air suppliant :

« J'aime mieux vous le dire, mademoiselle... Je passe tous les matins avant la messe à l'hôpital, où... une sœur s'occupe de moi. »

— Eh bien! Jeanne, l'église est si près d'ici que je puis aller seule vous y attendre.

— Et vous ne direz rien à Madame?

— Non, ma pauvre fille; mais je trouve cruel de vous lever de si grand matin dans l'état de santé où vous paraissiez être. »

Audry s'achemina vers l'église. Combien elle avait besoin de prier pour vaincre la tristesse qui l'envahissait, pour alléger le poids des heures monotones qui devaient s'écouler sans joie ni trêve! Non-seulement elle se trouvait transportée, d'une vie élégante et facile, dans un milieu mesquin et gêné, mais encore, mais surtout, on ne faisait dans son existence nouvelle aucune part au besoin d'expansion et de tendresse qui se trouve en tout cœur de jeune fille...

Comme elle rentrait, elle put échanger un serrement de mains avec mademoiselle Octavie, qui conduisait ses nièces à la messe de sept heures.

« Il a été convenu que je vous verrai le dimanche, dit-elle avec un sourire mélancolique. Ce sera le meilleur de mes jours, et la seule pensée de cette joie me soutiendra, je le sens. »

Madame Auvrard ne sonnait qu'à huit heures. Depuis quelque mois, sa santé s'était altérée et avait nécessité cette modification dans ses habitudes.

En rentrant, Jeanne se trouva mal. Audry lui porta secours, et déclara se charger à l'avenir d'une partie de sa tâche.

« Je suis jeune et forte, dit-elle. Ma tante m'a déjà demandé de faire ma chambre; je balayerai le salon et m'occuperai du déjeuner; personne n'en saura rien, et cela me distraira. »

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, mais demain je serai mieux, je l'espère. »

C'était pour Audry une tâche nouvelle et fatigante aussi, de prendre ces soins de ménage. Mais elle était animée par la pensée que, pauvre, dénuée comme elle l'était maintenant, elle ne pouvait plus donner que sa peine pour remplir

le précepte de la charité, et elle trouva une récompense pleine de douceur dans l'affection de la pauvre servante.

Ceux qui ont été privés de tendresse comprennent seuls le prix que peut avoir, à certaines heures d'isolement, la plus humble, la plus obscure affection. Jadis, peut-être, on eût bien étonné Audry en lui disant qu'un jour viendrait où elle puiserait une consolation réelle dans le regard plein de gratitude et de tendre respect d'une femme du peuple.

Mademoiselle de Kernoël se demandait avec une douloureuse surprise comment cette nature si douce et si attrayante n'emportait pas d'assaut le cœur de madame Auvrard. Elle et ses nièces s'attachèrent spontanément à Audry; il y avait en elle un si séduisant mélange d'intelligence et de simplicité, de grâce et de raison, et une si heureuse disposition à la gaieté! Lorsqu'arrivait ce jour du dimanche, deux fois béni pour elle, Audry oubliait les ennuis et les froissements de la semaine, pour apporter sa part de joie aux promenades arrangées par ses nouvelles amies. C'est que parmi elles, elle se sentait revivre; elle pouvait tour à tour être jeune à son aise, ou, si ses souvenirs mélancoliques l'envahissaient, épancher tout ce qui remplissait son cœur. Dans cette maison hospitalière, dans le petit salon tout fleuri de mademoiselle de Kernoël, elle se sentait aimée, on s'intéressait non-seulement à sa vie présente, mais à ce passé dont elle ne pouvait évoquer l'ombre chez sa tante. On l'écoutait avec sympathie quand elle parlait de sa grand-mère, on s'amusait de ses récits, et on la consolait de ses peines par les témoignages d'une douce et sincère amitié.

Quand l'hiver vint, quand les routes furent impraticables, on passa de douces heures au coin du feu, faisant de la musique ou lisant à haute voix. Mademoiselle Octavie n'interdisait point, elle, les lectures qui pouvaient unir à un but utile une forme attrayante et élevée. Aussi ces journées étaient-elles comme une oasis dans la vie aride d'Audry.

Elle aimait tendrement les trois sœurs. Sa préférée, cependant, était peut-être Maria, pour laquelle elle éprouvait, à son insu, une sorte de vénération. Maria avait la passion, la noble et sainte passion des pauvres, et Jeanne racontait, les larmes aux yeux, qu'elle l'avait souvent rencontrée à l'hospice, la taille ceinte d'un grand tablier, et charmant les malades par sa douce voix, ses manières enjouées et son brillant sourire.

Mais à part ces réunions trop rares, la pauvre Audry eût pu compter les minutes heureuses de sa vie.

Madame Auvrard semblait s'habituer à sa présence, mais ne se départait pas de sa réserve, et manquait rarement une occasion de faire une allusion peu aimable à la mémoire de cette

belle-sœur qui l'avait jadis offensée par la supériorité de sa beauté, de sa distinction, et par je ne sais quel involontaire dédain pour les habitudes bourgeoises de son intérieur.

Habituellement, le silence régnait entre elle et Audry pendant les longues heures qu'elles consacraient au travail manuel. Madame Auvrard, quand elle était d'humeur aimable, causait parfois des faits locaux, dont elle ne dédaignait point de s'occuper, et Audry faisait de son mieux pour répondre à ses avances. Mais en somme, il y avait un abîme entre elles. Madame Auvrard n'avait jamais franchement adopté cette nièce inconnue, et conservait en face d'elle une sorte d'antagonisme, comme si elle avait à combattre en sa personne une génération entière. Elle se répétait souvent avec amertume que l'intimité, la paix de son foyer étaient troublées, et sa misanthropie s'irritait de la présence continuelle de cette jolie fille pâlisant sur sa couture.

Les visites de Marc n'étaient point une distraction pour la pauvre enfant. Il s'occupait d'elle juste autant que l'exigeait la stricte politesse, mais la regardait évidemment comme essentiellement inférieure à sa belle-mère.

Audry se disait quelquefois qu'elle eût pu être heureuse dans cette petite ville étroite et tranquille; ses amies de Kernoël n'y fleurissaient-elles point dans tout l'épanouissement de la gaieté? Oui, elle eût pu même s'attacher à ces vieux murs, et trouver un aspect agréable à ce froid salon si son cœur eût eu quelque chose à chérir. Pourquoi sa tante repoussait-elle implicitement ou dédaignait-elle sa tendresse? Il eût été doux de la soigner, de l'interroger sur son passé, de s'occuper de son bien-être, de l'égayer par sa propre gaieté. Mais après avoir joui de l'exubérance de tendresse de sa grand-mère, cette solitude du cœur était profondément cruelle; et après une vie si variée, si changeante, si largement appropriée à toutes ses aspirations jeunes et curieuses, il y avait presque un danger dans l'excès de tranquillité, dans le sombre ennui, dans les longues tâches manuelles qui remplissaient maintenant ses heures.

Peu à peu, elle devint pâle et fatiguée. Elle ne se plaignit point, elle ne dit point que, sans cesse courbée sur son ouvrage, des douleurs presque étrangères à son âge traversaient sa poitrine. Son appétit diminua, son sommeil devint une sorte de torpeur fatigante, et des idées tristes hantèrent ce jeune esprit, si longtemps ouvert à toutes les joies intellectuelles.

Sa tante ne s'aperçut point de ces symptômes morbides; Jeanne, elle, s'en inquiéta, et en parla à mademoiselle de Kernoël.

Celle-ci n'était point sans les avoir remarqués.

« Elle s'étirole dans cette maison, dit-elle à ses nièces un dimanche, comme, rassemblées autour

d'un brillant feu de bois, elles attendaient impatientement l'arrivée d'Audry.

— Ma tante, s'écria Clotilde les larmes aux yeux, il faut la sortir de cet enfer! Ne pouvons-nous la marier? »

Mademoiselle Octavie sourit mélancoliquement, en promenant son regard sur ces jeunes et frais visages.

« Hélas, mes pauvrettes, il n'y a point abondance de maris à Penvan, et surtout pour elle, qui n'a point de dot.

— Ainsi, elle devra vivre et mourir dans cet affreux salon noirâtre, usant ses yeux aux reprises perdues du vieux linge de sa tante, et lisant; pour se récréer, des abrégés de géologie et d'histoire grecque! Ma tante, à sa place, j'aimerais mieux gagner ma vie n'importe où! Aucune situation ne serait plus dure que la sienne, etc... »

Amélie s'interrompit en rougissant: Audry était entrée sans bruit et venait de poser sa main gantée dans la sienne.

« Je serais trop heureuse, en effet, qu'on me permit de suffire à mes besoins, dit-elle d'une voix basse et émue. Mais les lois elles-mêmes conspirent contre moi, et je ne puis, avant ma majorité, me soustraire à la tutelle qu'on m'a imposée.

— Allons, dit mademoiselle Octavie, lui montrant d'un geste amical un petit siège bas qu'on appelait la chaise d'Audry, ne prêchons pas la révolte à notre petite amie. Si mon intervention avait pu être efficace, il y a longtemps que j'aurais essayé de rendre sa vie plus joyeuse; mais madame Auvrard se défie de moi et ne me confie sa nièce qu'à regret...

— Mais puis-je avoir tort de songer à ma majorité comme à une délivrance? demanda Audry, les larmes aux yeux.

— Ne pensons pas à l'avenir; « à chaque jour suffit sa peine », et Celui qui nous a dit ces paroles si divinement sages nous donne force et lumière au fur et à mesure de nos besoins. Mettez-vous au piano, ma chère petite, et chantez-nous quelque chose; vous savez quelle joie c'est pour nous de vous entendre. »

Audry se dirigea vers le piano et commença à chanter; mais sa voix faiblit tout à coup, et elle revint à sa place, secouant la tête.

« Je ne peux pas, dit-elle, il me semble que je vais pleurer... »

Le temps, bien que froid (on était en décembre), était sec et beau. Mademoiselle de Kernoël proposa une promenade, et fit signe à Maria de venir lui parler.

« Tu as plus d'influence que tes sœurs sur Audry, dit-elle; tâche donc de la remonter, ses nerfs sont malades, aujourd'hui. »

Et comme on cheminait sur les routes durcies par la gelée, Maria passa doucement son bras sous celui d'Audry et la retint un peu en arrière.

Le soleil, bien que sans chaleur, avait été

joyeux ce jour-là; mais il était près de quatre heures, et les ombres s'allongeaient démesurément, tandis qu'une brume transparente commençait à envelopper la campagne déserte.

Audry sentait se dilater sa poitrine à cet air vif et fortifiant.

« Jadis, murmura-t-elle, je jouissais sans arrière-pensée de mon plaisir du dimanche; maintenant, je me dis qu'il sera payé par une semaine interminable d'ennui... »

— Vous êtes souffrante, Audry, et vos idées s'en ressentent.

— Je ne suis pas malade, mais lasse, lasse à mourir! Tenez, Maria, hier, la fille du menuisier de ma tante est morte... Elle était jolie... et toute jeune, vous savez... chacun la plaignait... Oh! la mort est-elle donc si redoutable? »

Maria tressaillit légèrement, et, serrant plus fort le bras de son amie :

« Non, la mort n'est pas redoutable aux chrétiens, dit-elle; mais nous ne devons pas la désirer avant l'heure fixée par Dieu. A notre âge, est-il permis de demander le repos avant d'avoir accompli sa tâche? »

— Mais ma vie est si triste! Ma tante me supporte, mais ne me pardonne pas d'être venue troubler la solitude que sa nature chagrine aime par-dessus tout. Il ne nous vient pas une visite en un mois, et l'on se plaint d'étouffer tout ce qu'il y a en moi de jeune et d'heureux! Maria, j'ai confiance en vous : ne puis-je, dites, former le projet de délivrer un jour ma tante de ma présence, qui lui est doublement à charge? »

Maria essaya de sourire pour cacher une larme.

« Oh! oui, vous conservez le droit de disposer de votre vie... Mais... quels sont vos projets? Est-ce que vous songez à... vous consacrer à Dieu? »

Audry secoua la tête.

« Les religieuses sont soumises à une règle moins dure que la mienne, dit-elle, car la gaieté et la charité l'allègent... Je tâche de me résigner, d'étouffer l'antipathie que je ressens de jour en jour plus forte pour ma tante, mais je n'éprouve nul attrait pour la vie religieuse. »

Maria étouffa un soupir.

« Alors, quels sont vos plans? »

— Chercher une situation honorable, instruire de jeunes enfants ou consacrer mon temps à une vieille femme, tout, excepté manger un pain qu'on me reproche si souvent.

— Pardonnez ma question... Devez-vous donc tout à votre tante?

— Je possède, m'a-t-on dit, une petite rente insuffisante par défrayer mes dépenses. On a voulu m'en abandonner une partie, j'ai refusé. Ah! Maria, sachez apprécier votre bonheur! Vous avez, vous, la meilleure des amies, on vous laisse faire du bien, et l'on m'a refusé, à moi, ce qui aurait été un bienfait et une diver-

sion dans ma vie : voir quelques pauvres et travailler pour eux. »

Le regard de Maria brilla tout à coup et, s'arrêtant :

« Avez-vous vraiment soif d'accomplir une bonne œuvre? dit-elle d'une voix un peu émue.

— Oh! oui! Ne comprenez-vous pas qu'on allège son fardeau en soulevant celui des autres? »

— Même s'il s'agit d'une chose pénible, rebu-

tante, effrayante?

— Dites, j'espère que je serai courageuse.

— Eh! bien, je vais vous confier un secret... Vous êtes, je le sais, bonne et obligeante pour la servante de madame Auvrard... Elle m'a dit que, sans votre aide généreuse, elle pourrait à peine remplir sa tâche, et elle est l'appui d'une vieille mère infirme... Savez-vous de quel mal elle est atteinte? »

Audry, légèrement pâle, fit un signe négatif.

« Elle souffre d'un cancer inguérissable, continua Maria d'une voix plus basse... Elle vient chaque jour se faire panser chez nous... à l'hôpital; mais songez quel allègement ce serait pour elle si cette course lui était épargnée! »

Audry, encore plus pâle, serra la main de Maria.

« J'essayerai de la panser, dit-elle.

— Je vous apprendrai comment... Dieu vous récompensera, Audry... »

Elles rejoignirent sans parler le petit groupe.

Audry s'engagea avec attendrissement à l'héroïsme filial de la pauvre Jeanne, et avec un enthousiasme mêlé de terreur à l'œuvre de charité qu'elle-même allait entreprendre.

XVI

Les mois passèrent, l'hiver s'enfuit, entraînant les jours monotones, et les premières violettes commencèrent à paraître sur le revers des fossés. Les arbres étaient encore dépouillés, mais les bruns bourgeons gonflés de sève n'attendaient, pour s'ouvrir, que les chauds rayons du soleil.

Rien n'était changé dans la sombre maison de madame Auvrard; seulement, elle était parfois préoccupée, et avait de mystérieuses conversations avec son fils, qu'elle prétendait marier, mais dont le goût difficile écartait à peu près toutes les héritières du pays.

Jeanne allait s'affaiblissant. Ses tortures devenaient plus intenses, mais son courage grandissait, et Audry, qui la soignait secrètement, apprenait à cette humble école ce que c'est que de souffrir en silence, avec Dieu seul pour témoin.

La jeune fille avait, en effet, besoin d'accroître sa patience! La fleur de sa santé avait disparu, sans que sa tante crût devoir remédier au mal

autrement que par des toniques, et ses joies s'en allaient aussi : mademoiselle de Kernoël allait être privée à la fois de ses trois nièces. Amélie et Clotilde devaient épouser, à Pâques, deux frères, riches propriétaires des environs, et Maria avait annoncé son prochain départ pour le couvent.

Au mois de janvier, Audry avait, après quelques hésitations, envoyé à la famille de Sachan quelques lignes auxquelles Berthe avait répondu par un long volume. Elle aussi était sur le point de se marier à son cousin Raoul, et dans tout l'enivrement des splendeurs de sa corbeille. Quant à Ludovic, ses parents avaient en vue, pour lui, un brillant mariage.

Audry écrivit de nouveau de chaudes et sincères félicitations. Mais cette fois, on ne lui répondit point. Elle avait été pour cette famille un oiseau de passage; sa grâce avait semblé aux parents un écueil pour leur fils, un point de comparaison fâcheux pour leur fille, et si Berthe s'était repentie de son injuste jalousie, son amitié n'avait été, après tout, qu'un caprice. Elle était bien bannie de leur mémoire à tous, et peut-être même ne désirait-on pas faire revivre son souvenir.

A la fin de la semaine sainte, Marc arriva chez sa belle-mère. Jeanne, qui lui témoignait une sorte d'attachement spécial, excéda ses forces pour lui faire accueil, et elle était épuisée lorsque, le samedi, elle arrêta Audry dans le corridor pour la prier de lui lire une lettre de son pays.

La jeune fille décacheta l'enveloppe et commença sa lecture; mais tout à coup elle s'interrompit, et attacha sur Jeanne un regard plein de compassion.

« Ma pauvre fille... Ayez du courage!... »

Les yeux de Jeanne prirent une expression étrangement lucide.

« Ma mère est morte ! » dit-elle en joignant les mains.

Audry reprit la lettre, et, tout émue elle-même, elle acheva sa lecture.

Pas une larme ne coula sur les joues blanches de Jeanne. Elle leva son regard avec ferveur et murmura :

« Morte sans souffrir, après avoir reçu les sacrements... Dieu est bien bon... Maintenant, moi aussi je puis mourir... »

Audry serrait ses mains sans rien dire. Jeanne reprit :

« Je ne pleure pas, voyez-vous, mademoiselle, ce n'est pas la peine, puisque je la reverrai bientôt... A ma première crise, je peux maintenant entrer à l'hospice... Merci de ce que vous avez fait pour moi, mademoiselle Audry, je vous le revaudrai là-haut... Voulez-vous dire à Madame la nouvelle que j'ai reçue ? »

Audry, les yeux humides, entra dans le salon.

« Jeanne a reçu une triste lettre, dit-elle d'une voix altérée. Sa mère vient de mourir.

— Pauvre fille ! murmura Marc avec compassion.

— Oui, c'est un dur moment, dit madame Auvrard, mais il faut songer que sa mère était très âgée, et que Jeanne l'entretenait si complètement qu'il ne lui restait jamais un sou de ses gages... Elle a sans doute demandé à assister à l'enterrement, Audry ?

— Je ne sais si elle en serait capable, dit Audry, secouant la tête. Elle est bien faible ces temps-ci.

— Oui, et je crains beaucoup de ne pouvoir la garder longtemps. »

Madame Auvrard se leva et se dirigea vers la cuisine. Jeanne, assise près de la table, demeurait immobile, sans larmes, mais pâle comme de la cire.

« Vous avez donc perdu votre mère, ma pauvre fille ! C'est toujours cruel, quelque âgés que soient les parents... Du moins vous avez la consolation d'avoir été pour elle une bonne fille, vraiment dévouée... Elle est morte subitement ?

— A peu près, madame, répondit Jeanne d'une voix faible.

— Désirez-vous aller à l'enterrement ?

— Oui, si je peux, madame...

— Vous n'êtes guère forte, mais je ne puis vous en empêcher. Si vous partez par la voiture de ce soir, il faudra prévenir la vieille Yvonne. »

Et madame Auvrard, ayant ainsi satisfait à ce qu'elle croyait être un devoir de compassion et de condescendance, alla reprendre sa place dans son fauteuil de paille, près de la fenêtre.

Quand Jeanne se retourna, Marc était à son tour dans la cuisine, debout contre la grande table de bois blanc.

Il lui tendit la main.

« Ma pauvre Jeanne ! » murmura-t-il.

Lui qui n'avait eu dans sa vie que cette profonde passion pour la seconde femme de son père, il comprenait combien elle devait souffrir.

Elle leva vers lui son regard sans larmes.

« Merci, monsieur Marc... Vous avez toujours été bon pour moi. »

Il fut presque choqué de sa tranquillité.

« Pourquoi ne pleurez-vous pas, Jeanne ? Il ne faut pas contraindre son chagrin... »

— Je ne peux pas pleurer, monsieur, dit-elle doucement, attachant ses yeux limpides sur le coin de ciel qui s'encadrait dans le haut de la fenêtre ouverte. Et pourquoi pleurerai-je, après tout ? J'ai pu travailler pour ma mère jusqu'à son dernier jour, elle n'a manqué de rien, et j'ai l'espoir, oh ! oui ! j'ai la confiance de la revoir bientôt... »

Elle se tut un instant et reprit, tournant vers lui son visage d'ivoire, prématurément flétri :

« Vous êtes un savant, monsieur Marc, et vous avez tout appris... Mais il y a une chose que le

bon Dieu nous enseigne, à nous autres, pauvres gens, c'est à souffrir tranquillement et à regarder là-haut, là où nous trouverons tout ce qui nous a manqué... »

Elle se leva, passa le coin de son tablier sur la table, et se dirigea vers la cheminée.

Marc se retira lentement, se demandant si c'était là l'insensibilité d'un cœur endurci par les maux de la vie, ou une philosophie au-dessus de sa portée...

On se mit à table à l'heure habituelle. Mais il était dit que la pauvre Jeanne n'assisterait point aux funérailles de celle qu'elle avait aimée jusqu'à l'héroïsme. Au milieu du repas, madame Auvrard agita deux fois en vain la sonnette.

Audry se leva avec inquiétude.

« Je vais voir si Jeanne n'est pas malade, » dit-elle d'une voix altérée.

Il y eut un moment d'attente, puis, la jeune fille, très-pâle, reparut à la porte de la salle à manger.

« Monsieur Marc, dit-elle, voulez-vous m'aider à la porter sur son lit ? »

Marc se leva aussitôt, et arrêta sa mère d'un geste :

« Non, ne venez pas, vous étiez souffrante ce matin... je reviendrai vous dire ce qu'il y a... L'émotion sans doute, et un évanouissement... »

Mais il recula de surprise et d'effroi en entrant dans la cuisine... Une telle altération s'était produite sur les traits de la servante, qu'il comprit qu'elle était gravement, peut-être irrémédiablement malade.

« Je ne peux mourir ici, dit-elle d'une voix faible, songez à Madame ! Faites-moi porter à l'hospice ! »

Mais, sans l'écouter, il fit signe à Audry, et l'emporta dans ses bras sur son étroit lit de fer. La jeune fille sanglotait.

« Ne vous laissez donc pas aller à cette émotion, vraiment hors de propos, dit-il presque rudement, se tournant vers elle. Il faut prendre sur vous et m'aider à la soigner ! »

— Ah ! ce ne sera pas la première fois ! murmura Jeanne, regardant Audry avec reconnaissance. Mais c'est la fin... Ma mère n'a plus besoin de moi, et j'ai attendu pour mourir...

— Mais qu'a-t-elle ? » dit avec anxiété madame Auvrard, qui venait d'entrer.

De larges gouttes de sang commençaient à tacher le fichu de Jeanne, et Audry, s'empresant auprès d'elle, répondit, sanglotant toujours :

« Un cancer... et l'hémorragie qu'on redoutait s'est produite... »

— Un cancer ! Et je n'en savais rien ! s'écria madame Auvrard, terrifiée.

— Il n'y avait pas de remède, et l'on m'avait appris à la soigner, » dit Audry, enlevant d'une main pleine de tendresse les linges ensanglantés recouvrant l'horrible mal.

Madame Auvrard se laissa tomber sur une

chaise, tandis que Marc courait chercher un médecin.

Mais tout était fini... Quand vint le soir, Jeanne était à l'agonie, et, consolée et fortifiée par les sacrements divins, elle tenait dans ses mains diaphanes la main d'Audry, agenouillée près d'elle. Une des sœurs de l'hôpital essayait son front mouillé de sueur, mais elle ne souffrait plus, et souriait à la jeune fille en larmes.

Marc entra sans bruit. Il n'avait guère quitté cette chambre funèbre que pour encourager sa mère, saisie d'une terreur nerveuse, et il y avait pour lui une sorte d'attrait poignant et d'intérêt mystérieux dans ce drame obscur de la mort d'une pauvre fille.

Jeanne l'aperçut et l'appela faiblement. Audry s'écarta, et la mourante lui parla d'une voix basse et entrecoupée. Il avait toujours été bon pour elle, et elle essayait de le remercier.

« Que Dieu vous rende heureux, monsieur Marc... Je ne suis qu'une servante, mais nous sommes tous égaux devant Dieu... Je voudrais vous donner quelque chose... Quand tout sera fini, voudrez-vous accepter cette croix ? »

Il fit un signe affirmatif, sans pouvoir parler.

« Elle m'a appris le peu que je sais, reprit la pauvre fille, regardant avec amour la petite croix de cuivre : et si vous cherchez à connaître son enseignement, il vous sera plus utile, à l'heure que j'ai atteinte maintenant, que toute la science que vous avez amassée... Dites à Madame d'être bonne pour mademoiselle Audry... C'est un cœur d'or... depuis des mois elle me soigne comme un ange... Regardez comme elle est pâle, monsieur Marc ! Il faudra la soigner aussi... »

Ce fut tout... Une somnolence invincible ferma ses paupières, et quand les lueurs de l'aube blanchirent les petites vitres verdâtres de l'humble chambre, l'âme de la pauvre fille s'envola au son joyeux des cloches célébrant la résurrection du Sauveur...

La religieuse lui ferma les yeux, et Audry baissa en pleurant ses mains durcies par les rudes travaux.

« Venez, dit près d'elle une voix émue, pleine d'une douceur étrange, venez... Vous avez rempli votre tâche généreuse jusqu'au bout, et vous avez besoin de repos... »

Audry tourna vers Marc son visage mouillé de larmes.

« C'était une humble amie, mais une grande âme, dit-elle, et son affection m'était douce... »

— Je n'oublierai jamais la leçon de cette heure, murmura-t-il à son tour, regardant une dernière fois ce visage pâle et si tranquille qu'il semblait sourire. Cette femme ignorante et illettrée a su... mourir... »

Il prit avec respect la croix de cuivre, legs de la pauvre Jeanne, et descendit lentement l'escalier. Il s'arrêta, hésitant, à la porte de sa

mère, et distinguant son nom, prononcé par elle, il entra.

Madame Auvrard, très pâle, était couchée.

« Eh bien ? » demanda-t-elle avec un peu d'angoisse.

Il s'assit à son chevet et prit sa main.

« C'est fini », dit-il d'une voix dont il essayait en vain de dominer l'émotion.

Madame Auvrard garda un instant le silence, puis reprit :

« Audry a été coupable en ne m'avertissant pas.

— La sœur m'a dit que Jeanne était incurable ; le médecin de l'hospice la soignait... Elle eût peut-être pu vivre encore, si elle eût été moins usée ; mais après l'accident d'hier, elle n'eût pu demeurer au service... Cette plaie ouverte commençait, m'a dit mademoiselle de Brélyon, à exhaler une odeur fétide... »

Il eut un tressaillement nerveux, et murmura en soupirant :

« Pauvre, pauvre humanité !

— Audry a manqué à la confiance qu'elle me doit, dit madame Auvrard avec amertume.

— Elle a été héroïque ! » répliqua vivement son fils.

Elle le regarda, surprise.

« Héroïque ! Toutes les dévotes sont fanatiques.

— Alors, puissent toutes les femmes devenir dévotes à ce prix !

— C'est là un enthousiasme bien subit, Marc.

— Non, ma mère ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer cette jeune fille que je jugeais insignifiante et frivole et qui, à l'insu de tous, accomplissait une œuvre effrayante pour toute nature délicate. »

Madame Auvrard haussa les épaules et changea d'entretien.

XVII

Clotilde et Amélie de Kernoël se marièrent le même jour. Il n'y eut point de fêtes bruyantes : le prochain départ de Maria mettait une note grave dans leurs joies.

Audry assista au déjeûner de famille qui suivit la cérémonie, puis les nouvelles mariées partirent, mêlant larmes et sourires, pour la maison qu'elles devaient partager, et où leur père devait les rejoindre quand sa fille aînée l'aurait quitté.

Ceux qui restaient se réunirent chez mademoiselle Octavie, et tandis que le frère et la sœur se rapprochaient instinctivement pour parler des chères absentes, Maria s'assit avec Audry près de la fenêtre ouverte, et laissa errer son beau regard limpide sur les nuages légers qui flottaient sur l'azur du ciel.

« Maintenant, murmura Audry, laissant échap-

per une larme, je vais être tout à fait malheureuse... Vos sœurs étaient ma gaité, et vous, chère Maria, vous étiez mon courage. »

Le doux visage de Maria exprima un reproche affectueux.

« Votre courage ! Heureusement que la source en est plus haute et plus sûre, chère Audry ! Ayez patience, quelque chose me dit que vous ne serez pas toujours malheureuse... Voyez ces nuages... Ils passent si lentement qu'à peine les voit-on flotter sur le ciel... Ils passent, cependant, et nous ne les reverrons plus... Il en sera ainsi de vos peines. D'ailleurs, je vous laisse une amie bien plus tendre et bien plus sage que nous toutes. »

Les yeux d'Audry se portèrent sur mademoiselle de Kernoël, et elle serra la main de Maria.

« Oui ! j'étais ingrate ; votre tante m'est laissée... »

— Et vous la consolerez de notre absence à tous, reprit Maria sans chercher à retenir ses larmes. Mes sœurs étaient sa joie, moi je lui manquerai aussi, et désormais mon père lui-même, son vieux compagnon d'enfance, sera bien souvent entraîné vers la maison de ses filles.

— Maria, vous m'aimerez encore !...

— Je vous aimerai tous plus que jamais ! » répondit-elle d'un accent sincère, tandis qu'une flamme s'allumait dans son regard tranquille.

Deux jours après elle partit, et les amis de mademoiselle Octavie remarquèrent qu'une ride se creusa sur son front.

Audry l'avait dit : la gaité, le sourire avaient disparu, et si mademoiselle de Kernoël fit tous ses efforts, chaque dimanche, pour atténuer la tristesse de sa jeune amie, leurs entretiens prirent insensiblement un tour plus grave, et le gentil salon de la place n'entendit plus guère d'éclats de rire joyeux.

L'été vint, et une mélancolie plus profonde pesa sur le jeune front d'Audry. Elle perdait sa fraîcheur, une sorte de langueur s'emparait d'elle, et elle demeurait pendant de longues heures silencieuse, perdue dans ses pensées, en proie à une lassitude physique et morale qui rendait soucieuse la bonne mademoiselle Octavie.

Madame Auvrard, sur l'avis de son fils, la confiait chaque jour à cette excellente amie pour faire une promenade hygiénique, et elle la contraignait à boire du vin vieux, tout en déplorant amèrement l'affaiblissement de la santé féminine en général, et en déclarant qu'Audry en particulier avait été fatiguée, épuisée par des voyages trop fréquents.

Mais là se bornait sa sollicitude. Alors que Marc montrait à la jeune fille un respect et des égards plus marqués, elle devenait amère, provocante, soit que l'état de faiblesse d'Audry lui causât une irritation involontaire, soit qu'elle

ne vit pas sans jalousie se détourner d'elle, même dans une si faible mesure, une parcelle de l'attention de son beau-fils.

Par une suffocante soirée de juillet (c'était un samedi), comme mademoiselle de Kernoël tricotait près de sa fenêtre en attendant l'heure du souper, le petit marteau de la porte d'entrée résonna sous une main vigoureuse.

Son salon était joyeux comme à l'ordinaire, avec ses vieux meubles curieux, ses livres répandus un peu partout, et les fleurs qui exhalèrent un doux parfum.

Elle leva les yeux vers le visiteur que sa servante venait d'introduire, et tressaillit en apercevant le visage maigre et sombre de Marc Auverard.

Sa présence était si inattendue pour elle, qu'elle put seulement lui indiquer un siège, tandis que mille conjectures traversaient son esprit.

« Me pardonnez-vous de venir droit au but de ma visite ? dit-il, serrant distraitemment la main qu'elle lui tendait. Je n'ai qu'une demi-heure, et j'ai à vous consulter sur une matière grave. »

Elle fit un signe de tête, et enfoua machinalement sous ses bandeaux encore bruns la longue aiguille d'acier qu'elle tenait entre ses doigts.

« Je sais que vous portez un grand intérêt à mademoiselle de Brélyon, reprit-il à brûle-pourpoint, et je viens vous demander si vous n'êtes point inquiète de sa santé. »

— Inquiète, non, mais préoccupée, répondit-elle, encore sous le coup de la surprise qu'elle avait éprouvée. J'en ai parlé plus d'une fois à votre mère ; mais comme sa génération possède des muscles d'acier et des nerfs à toute épreuve, elle ne croit qu'à demi à la réalité de nos maladies modernes.

— Je voudrais que cette enfant vit un médecin, dit Marc, dont le front s'était encore rembruni.

Mademoiselle de Kernoël pensa qu'il était bon, après tout, et, rapprochant spontanément son fauteuil :

« C'est fait, répondit-elle ; hier, à l'issue de notre promenade, j'ai mené Audry chez mon vieux docteur, et je suis allée toute seule, ce matin, savoir ce qu'il pense d'elle. »

— Eh bien ? demanda-t-il d'un ton dont la brusquerie cachait une certaine angoisse.

— Eh bien ! mon cher monsieur, il m'a dit ce que je pressentais : Audry est atteinte de cette sorte de dépérissement qu'on appelle anémie ; ses nerfs sont malades, elle est en proie à une tristesse qui provient de l'affaiblissement de sa santé, et elle ne se rétablira point sans changer son régime.

— Quelle peut être la cause de cet état ? »

Mademoiselle de Kernoël le regarda bien en face.

« Désirez-vous vraiment connaître ma pensée ? »

— Oui...

— Eh bien ! le changement a été trop subit et trop complet dans la vie de cette jeune fille. Après avoir connu le plaisir excitant des voyages, une existence élégante, facile, mêlée au monde, la compression a été absolue. Croyez-vous que la solitude où elle se trouve, que le travail sans relâche et les études sans charme auxquels elle est condamnée soient bien le genre de vie qui convienne à son âge, surtout étant donné son passé ? »

Le visage de Marc exprimait des impressions diverses et contraires.

« Cependant, s'écria-t-il avec une sorte de colère, elle ne pouvait prétendre que ma mère sortit de sa retraite, âgée comme elle l'est, pour la mener aux soirées de Penvan ? D'ailleurs, cette jeune fille est pauvre, et il n'était pas convenable de la laisser gaspiller ses heures au gré de la fantaisie ! Le travail est une loi à laquelle nul n'a le droit de se soustraire. »

— Oh ! sans doute, et je n'eusse jamais conseillé à Audry de secouer une obligation si formelle. Mais n'était-il pas plus sage, et plus humain, aussi, de l'habituer tout doucement aux occupations qui lui étaient étrangères, de lui laisser d'abord un peu plus de latitude dans l'emploi de ses heures, de ne point lui mesurer les minutes qu'elle passait avec mes chères nièces ? On l'a ployée d'un seul coup à une vie plus dénuée d'innocentes joies et mille fois plus solitaire que celle même d'un grand nombre de religieuses, et cela, sans se demander si l'effort ne briserait point le ressort de son énergie... Le ressort s'est étendu...

— Ainsi, dit-il, les dents serrées, vous n'admettez pour les jeunes filles d'autre guide que la fantaisie ?

— Vous vous trompez... Mes nièces aussi suivaient un règlement de vie, où chacune de leurs heures trouvait son emploi... Mais moi j'aurais craint d'éteindre chez elles cette belle et douce lumière de la gaieté qui répand encore aujourd'hui le bonheur autour d'elles.

— Ma pauvre mère ! dit-il d'un ton où l'ironie se mêlait à une colère sourde. Ma pauvre mère ! Vous êtes blâmée pour n'avoir pu, en face de celle que vous recueilliez, retrouver le rire de vos vingt ans !...

— Je ne blâme pas votre mère, répliqua mademoiselle de Kernoël d'un ton ferme, bien qu'empreint de douceur ; mais il est une chose qu'elle n'a pas su donner à Audry : c'est un peu d'amour, ce pain sans lequel l'âme défaille. Et si, en lui ouvrant sa porte, elle ne se sentait pas capable de lui ouvrir son cœur, si, lui imposant un bienfait, elle laissait lourdement peser sur elle le poids de la dette, il eût mieux valu la laisser libre de gagner sa vie, seule et malheu-

reuse, peut-être, mais avec la conscience de sa dignité sauve et de son indépendance conquise par le travail ! »

Marc resta un instant silencieux ; les veines gonflées de ses tempes attestaient l'espèce de combat qui se livrait en lui. Enfin, faisant un effort sur lui-même et essayant de parler avec froideur :

« Nous sommes responsables de la santé de cette jeune fille, dit-il, et je vous serai reconnaissant de me dire ce que prescrit le médecin.

— De la distraction, du repos, et, autant que possible, un changement d'air.

— Un changement d'air ! répéta-t-il, évidemment déçu. Hélas ! comment songer à déplacer ma mère ?

— Cela me semble difficile ; mais vous ne savez peut-être pas, monsieur Marc, que s'il est ici-bas des gens bons à tout, ce sont les vieilles filles... Que madame Auvrard me confie Audry, et je vous la ramènerai fraîche et bien portante. »

Lés traits de Marc s'éclairèrent, et il tendit spontanément les deux mains à mademoiselle Octavie.

« Que vous êtes bonne ! dit-il. Je commençais vraiment à m'inquiéter... Et cependant, elle ne se plaint pas.

— Audry est énergique...

— Oui, je l'ai bien vu lorsque le mal de la pauvre Jeanne nous a été révélé... Puis-je annoncer votre bonne visite à ma mère, mademoiselle ?

— Sans doute, j'irai demain chercher Audry. »

Elle le reconduisit jusqu'à la porte, et retourna prendre sa place, toute pensive.

« Il s'est laissé attendrir par la douceur d'Audry, » se dit-elle.

Elle se trompait ; les caractères tout d'une pièce, comme celui de Marc, ne se laissent pénétrer qu'à la longue par le charme de la patience : ce qui l'avait étonné et touché, c'était cet héroïsme de charité que lui, l'homme fort, sentait au-dessus de son courage.

XVIII

Marc fut silencieux pendant le souper, ce soir-là. On se sépara de bonne heure ; mais comme madame Auvrard arrangeait ses cheveux pour la nuit, elle entendit Marc l'appeler à voix basse, et, très surprise, elle ouvrit sa porte.

« Qu'est-ce, Marc ?

— Ma mère, je voudrais vous parler...

— A quel sujet ?

— Il s'agit de mademoiselle de Brélyon. »

Madame Auvrard tressaillit, et l'enveloppa d'un regard soupçonneux.

« Et que peux-tu avoir à me dire à ce propos ? » demanda-t-elle avec un calme affecté.

Il ferma la porte et se laissa tomber lourdement sur une chaise.

« Elle est malade, dit-il brièvement.

— Oui, elle a ce qu'on appelait des vapeurs dans ma jeunesse. Je lui fais faire des promenades, et elle boit mon meilleur vin... Après ? »

L'espèce d'irritation jalouse qui perçait dans les paroles de sa belle-mère lui rendit tout son sang-froid, et il reprit tranquillement :

« Cela ne suffit pas. Je viens de voir mademoiselle de Kernoël, qui est inquiète et qui a consulté un médecin.

— Voilà une sollicitude hors de propos ! dit aigrement madame Auvrard. Ne suis-je pas là pour soigner ma nièce, si besoin en est ?

— L'avis du docteur, continua Marc sans paraître l'entendre, est que cette jeune fille a besoin de distraction, et qu'un changement d'air lui est à peu près indispensable. Mademoiselle de Kernoël s'offre à l'accompagner.

— Un changement d'air ! De la distraction ! Oui, voilà le remède des maux imaginaires !

— Ma mère, vous pourrez voir vous-même le médecin. Attendez sa décision ; mais lorsqu'il aura prononcé, il faudra s'y conformer.

— Il faudra !... répéta-t-elle, pâle d'une colère contenue. Et à quel titre t'occupes-tu avec tant d'intérêt d'une étrangère ?

— Ma mère, répliqua-t-il d'un ton respectueux mais calme, voici la première fois que vous me rappelez qu'il peut y avoir des intérêts qui ne nous soient pas communs... Jusqu'ici, j'avais pris ma part de toutes les responsabilités qui pesaient sur vous... »

Le feu qui animait les yeux de madame Auvrard s'éteignit tout-à-coup, et elle tendit la main à son fils.

« Pardonne-moi, dit-elle à voix basse. Je suis devenue jalouse de chacune de tes pensées... »

Il ne répondit qu'en appuyant deux fois ses lèvres sur son front, et il la quitta avec le même calme affecté. Mais cette nuit-là, il ne dormit point, et le sommeil d'Audry fut troublé par un pas automatique faisant craquer le vieux plancher de chêne.

Quand la jeune fille descendit, le lendemain, qui était un dimanche, Marc écrivait à la table du salon.

Il jeta sur elle un regard rapide, lui demanda brièvement de ses nouvelles, et se remit à sa correspondance.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

RONDEL

Si le bonheur est plus qu'un mot, c'est un mirage!
Il apparaît; on croit qu'on va l'atteindre; il fuit.
Et l'éclair, qui s'efface aussi vite qu'il luit,
Passe moins promptement dans le vol de l'orage.

On saisisrait plutôt dans sa course un nuage
Que le vent furieux, l'hiver, chasse et poursuit.
Si le bonheur est plus qu'un mot, c'est un mirage!
Il apparaît; on croit qu'on va l'atteindre; il fuit.

C'est moins que le reflet qui reste après l'image,
Et c'est moins que l'écho qui reste après le bruit.
Le souvenir du jour rend plus triste la nuit,
Du bonheur entrevu nous souffrons davantage.
Si le bonheur est plus qu'un mot, c'est un mirage!
Il apparaît; on croit qu'on va l'atteindre; il fuit!..

PAUL COLLIN.

(Tiré de *Du Grave au Doux*).

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE POUR ARTICHAUTS

Mettez tremper dans du bon vinaigre de la chapelure de biscottes non sucrées, puis laissez un peu roussir dans du beurre une échalote hachée très fin, et ajoutez ensuite le vinaigre avec la mie de biscottes, un peu d'eau, poivre et sel et laissez bien bouillir.

* *

CURAÇAO

Laissez macérer pendant quinze jours, au soleil ou près du feu, dans une bouteille bien bou-

chée 150 grammes d'écorce séchée d'orange (si les écorces sont fraîches il en faut un peu moins) avec un litre d'eau de vie, en ayant soin d'agiter la bouteille chaque jour. On ajoute aussi six ou sept mandarines, si on aime leur goût. Faites fondre 500 grammes de sucre candi dans une demi-pinte d'eau chaude; laissez bien fondre et versez le tout dans l'eau de vie, ôtez et pressez les écorces. Si on veut l'avoir clair, il suffit de le faire passer dans un papier à filtrer. Si on veut l'avoir plus fort y ajouter un peu d'esprit de vin.

REVUE MUSICALE

Françoise de Rimini, poème de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas. — Matinée de madame Lafaix-Gonté. — Ave Maria.

On ne s'attend pas certainement à lire ce mois-ci le compte-rendu complet de ce colossal ouvrage. Il est de ceux qu'il faut voir, entendre et lire afin de n'omettre aucun détail, car tous sont importants.

À l'instar des maîtres de la critique musicale, nous lui consacrerons deux articles, et c'est beaucoup, étant donné le cadre étroit qui nous est dévolu.

D'un autre côté, nous conformant à la réserve prudente que nous impose cette publication, nous ne ferons qu'effleurer le sujet du poème, laissant à celles de nos lectrices qui le jugeront à propos, la faculté d'en suivre les péripéties dans une traduction du Dante.

Hâtons-nous d'ajouter que, puisées aux sources de la plus grandiose poésie, les passions qui s'agitent dans ce drame, comme les personnages qui s'y meuvent, revêtent un caractère de telle élévation, qu'on est tenté d'absoudre ces héros du Dante, ne succombant qu'après de douloureuses luttes, où le devoir est souvent prêt à l'emporter sur les entraînements du cœur. Si au dernier moment la fragilité humaine triomphe, on a la consolation d'espérer que « Celui qui lit dans les consciences », mesurera le châtiment à la faute, et ne le rendra pas éternel. C'est ce que l'*Épilogue de l'Enfer* a mission de montrer. Dans cette partie de l'ouvrage, d'ailleurs, ainsi que dans le *Prologue*, le maître a atteint les dernières limites de l'idéal.

C'est donc une œuvre littérairement et musicalement admirable. Elle plane de toute sa hauteur au-dessus des misérables manifestations naturalistes dont nous avons signalé le danger croissant, au théâtre comme dans les livres.

Pour celui qui a un peu connu l'auteur de *Françoise de Rimini*, qui a su sa vie, et même seulement pour celui qui n'a fait que l'entrevoir quelquefois, il n'y avait pas à craindre que les idées du jour aient altéré cette fleur de poésie qui est en lui. Il n'y avait pas à émettre le moindre doute sur l'élévation du choix de son sujet.

Nature poétique et tendre, homme de goûts distingués, d'habitudes élégantes et de tenue sévère, il ne pouvait être inspiré que par des situations nobles, que par les élans de passions profondes, fatales, mais conduisant au repentir et à l'expiation.

M. Ambroise Thomas fut un travailleur infatigable, surtout dans l'acception intellectuelle du mot. Si, à certaines époques, il se reposait d'écrire, jamais il ne cessait de penser à cet art, où depuis longtemps il s'est placé l'un des premiers.

Dans tous ses ouvrages, même les plus gais, on sent la note mélancolique vous traverser le cœur comme une flèche : révélation d'une âme attristée, d'un caractère rêveur, comme on devine souvent dans Molière une larme, enchâssée dans les joyeusetés de sa verve gauloise.

Une grande modestie, une sorte de timidité native, chez ce célèbre compositeur, explique son goût pour l'isolement, son amour de la retraite. Il veut vivre par la pensée et par le cœur; non par les yeux et les oreilles. D'une bonté sans égale, affable et bienveillant pour tout le monde, ami dévoué, il est adoré de ses élèves et aimé de tous ceux qui l'approchent. C'est non seulement un homme de génie, mais c'est aussi un homme de bien, un beau et charmant caractère.

Aussi, quand après la mort d'Auber, la Direction du Conservatoire fut offerte à M. Ambroise Thomas, il fut aisé de prévoir combien cette institution allait se trouver régénérée au point de vue de l'élargissement du système d'études et surtout au point de vue moral. Certes, il était temps; et ce ne sera pas la moins brillante perle de la couronne de l'éminent musicien que d'avoir imposé à cette Ecole, aux allures fantaisistes, les règles d'une meilleure tenue et d'une sérieuse équité.

Le premier opéra où M. A. Thomas révéla toute sa valeur musicale et son intelligence distinguée fut donné en 1843. *Mina* avait été précédé d'une Messe de *Requiem*, puis de plusieurs ouvrages lyriques représentés avec succès, soit à l'Opéra, soit à Favart. Tels furent : la *Double Echelle*, le *Perruquier de la Régence*, le *Panier fleuri*, *Carlène*, la *Gypsy*, *Carmagnola* et le *Guerillero*.

Après le durable triomphe de *Mina*, on put juger le talent de M. A. Thomas sous un aspect nouveau dans le *Caid*, qui fit son apparition en 1849. Depuis cet ouvrage, personne n'a atteint une telle perfection dans le genre bouffe, personne n'a communiqué le rire avec plus de finesse et d'esprit, personne n'a su être aussi amusant sans cesser d'être élégant et de bon ton.

Mais l'illustre maître devait exceller dans tous les genres, et s'arrêter définitivement à celui qui correspondait le mieux à son organisation ardente, tendre et élégiaque.

Il donna successivement le *Songe d'une Nuit d'Élé*, *Raymond* et *Psyché*, trois ouvrages qui contribuèrent puissamment à élargir le cercle des données un peu routinières de l'Opéra-Comique, en y introduisant des situations d'un ordre plus élevé. Le souffle pathétique du grand musicien, sa muse rêveuse, idéale et d'un sentiment si exquis, donnèrent une vie nouvelle à ce théâtre qui put alors marier dans ses spectacles la verve bouffonne aux formes expressives de l'art d'émouvoir et d'enthousiasmer.

M. Ambroise Thomas demeura ensuite un certain nombre d'années sans rien faire représenter au théâtre; mais toujours occupé de sa passion favorite, il composa des scènes chorales pour l'Orphéon, qui passent à juste titre pour d'admirables pages.

Enfin : *Hamlet*, *Mignon*, *Françoise de Rimini*, nous ont prouvé à quelle hauteur devait s'élever cette gloire nationale, dont la France est fière.

Dans notre prochain numéro nous donnerons donc le compte-rendu analytique de cette œuvre, au succès de laquelle rien n'a manqué. Artistes de premier ordre, éblouissants décors, costumes d'une merveilleuse richesse, tout a concouru à en faire le spectacle le plus grandiose qu'il ait été donné d'ouïr et de contempler depuis longtemps.

Il est presque superflu d'ajouter que la partition de *Françoise de Rimini* a fait élection de domicile au *Ménestrel*. Il appartenait vraiment à M. J. L. Heugel d'être l'heureux propagateur de tant de merveilleuses inspirations. Nul mieux que lui ne sait multiplier les formats, les éditions pour les morceaux de chant, dans tous les tons; pour ceux du piano, les transcriptions de tous genres, les danses, etc. Et comme cela est soigné, largement compris et exécuté avec un luxe où préside toujours le meilleur goût! M. Heugel applique son intelligence d'artiste à ces innombrables détails dont l'amateur-acheteur ignore la difficile exécution et la lourde responsabilité.

Nous voici fort en retard pour parler de la *Matinée Musicale annuelle d'Élèves*, donnée par madame Lafaix-Gontié, professeur émérite de chant et de piano, 72, rue Rodier, à laquelle plu-

sieurs artistes renommés avaient prêté leur concours.

La première partie du concert était consacrée à l'audition des nombreuses jeunes filles dont cette vaillante musicienne dirige l'éducation vocale avec une réelle supériorité.

La salle Érard offrait un coup d'œil charmant qui faisait rêver d'un parterre orné de roses. Mélange gracieux, qu'enveloppait le plus élégant auditoire, ainsi que dans un bouquet on entoure la reine des fleurs d'une couronne de myosotis, de violettes ou de géraniums.

Notre mémoire ne nous permet pas de distribuer l'encouragement et l'éloge à toutes celles de ces mignonnes aspirantes virtuoses qui le mériteraient si bien; mais nous avons rapporté, cependant, de cette séance de musique, un nombre très respectable d'impressions qui font autant honneur au professeur qu'à ses élèves.

Le morceau d'ouverture était un chœur : *Au Préau*, écrit par M. Rocheblave. On se souvient peut-être que cette pièce a paru dans le *Journal des Demoiselles*, ainsi que plusieurs autres compositions de cet auteur distingué. D'une couleur originale et fort bien rythmée, ce chœur a été exécuté par toutes les élèves avec une observation des nuances et un ensemble rares.

Un murmure des plus flatteurs accueillit ensuite l'arrivée d'une toute jeune pianiste. Elle nous fait entendre, dans une fantaisie de Rummel, les plus séduisants motifs de *Rigoletto*. On pourrait croire qu'à cet âge il est impossible de rendre une musique aux tons aussi chauds que celle de Verdi; mais, dans un corps d'enfant, il peut y avoir une âme d'artiste, et c'est avec cette âme-là que mademoiselle Lafaix-Gontié, — car c'était elle, — nous a révélé toutes les promesses de son brillant avenir. Elle attaque sûrement la note; phrase avec goût et possède déjà des doigts d'une grande agilité. Somme toute : notables progrès depuis l'an dernier.

Ne pouvant nous arrêter à tous les numéros du programme, félicitons en bloc toutes ces intelligentes propagatrices de l'art musical, pour leur exécution de la valse de *Faust*, enlevée avec une verve et une légèreté vraiment surprenantes. La mesure était si bien réglée et suivie qu'on eût pu croire que ces voix si nombreuses sortaient de la même poitrine. Les trilles de la fin, très réussis, ont acquis dans l'auditoire les proportions d'un tour de force.

Après plusieurs airs, duos, variations qui auraient droit à des mentions spéciales, on a vivement applaudi la *Marche du Couronnement*, du *Prophète*, de Meyerbeer, exécutée sur le piano, à huit mains, avec un accord et une maîtrise véritablement étonnants. Ce qui a été fort remarqué, c'est que ce morceau a été joué par cœur d'un bout à l'autre, excellente méthode à suivre.

Il est grand temps de nous occuper de la seconde moitié de cette intéressante séance.

Elle était défrayée pour la partie instrumentale par des artistes aimés du public : M. F. Thomé et mademoiselle Magdelaine Godard, dont le frère, M. Benjamin Godard, est un compositeur de la plus sérieuse valeur. Le violon de mademoiselle Godard a fait merveille dans un *fragment de sonate* écrit par son frère et dont la partie de piano était tenue par M. F. Thomé en virtuose de premier mérite.

L'air de *Violetta*, de Verdi, chanté par une élève — passée maîtresse, — de madame Lafaix-Gontié, a révélé une étoile naissante qui réunit à un talent d'artiste, une voix qui nous permettra certainement de l'applaudir quelque jour sur une de nos scènes lyriques.

M. F. Thomé est un musicien savant autant qu'exécutant hors ligne. Parmi celles de ses œuvres qu'il nous a fait connaître, *le Crépuscule* et *Badinage* ont eu un immense succès. C'est poétique, léger, coquet et rendu avec la délicatesse d'un jeu de femme. Son *Andante Religioso*, d'un style magistral et élevé, est venu prouver qu'il excelle dans plus d'un genre.

La *Ballade de Roland à Roncevaux*, ainsi qu'un air de *Paul et Virginie*, chantés par mesdames *** ont fait apprécier encore deux belles voix dirigées avec grand talent : encore deux élèves de madame Lafaix-Gontié.

Les bravos les plus enthousiastes ont acclamé le *Pizzicato* de mademoiselle Godard, ravissante page écrite par M. F. Thomé, et qu'elle a exécutée en digne émule de son frère.

Pour être les derniers, les applaudissements

qui ont salué le *monologue* et les *chansonnettes* de M. Guillemot (du Palais-Royal), n'en ont pas été moins vifs. Il a communiqué le rire à tout son public et M. Soumis (de l'Opéra-Comique), en se chargeant du rôle modeste et difficile d'accompagnateur, où il est maître, a bien mérité des exécutants comme de l'auditoire.

En résumé, nous avons constaté de remarquables progrès chez les élèves entendues l'an dernier et nous en concluons, avec les mères enchantées, que l'enseignement musical de madame Lafaix-Gontié est un des meilleurs à suivre.

Nous apprenons au dernier moment la mort de M. Rocheblave, qui vient de succomber à une longue et douloureuse maladie.

Si ce malheur frappe cruellement sa famille et ses amis, il atteint également les vrais amateurs de musique, car ils perdent en lui un compositeur dont le talent était original sans obscurité, et mélodique sans banalité.

On nous communique un *Ave Maria*, à deux voix égales, composé par M. Ed. d'Ingrande. Nous le recommandons pour son excellente facture et son beau caractère. L'espace nous manque pour l'analyser avec plus de détails ; ajoutons qu'il est fort bien écrit pour les voix. On le trouve chez l'auteur, 70, rue Saint-Louis-en-l'Île, et aux *Journaux Orphéoniques*. Il est gravé en petit format et marqué prix net : cinquante centimes.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah ! qu'elle était jolie tout le long de Mai, avec sa couronne de rayons encore timides, ses frais panaches de jeune verdure et les bouquets de fleurs nouvelles émaillant sa tunique de pierre !

C'est de Paris « la grande ville » que je parle, Florence.

Paris, cette cité reine ; mais reine aimable, reine hospitalière ouvrant ses bras pour y presser tous venants ! et vraiment elle a fort à faire car ces « venants » là sont innombrables ! la barbarie et la civilisation, que l'on prend parfois l'une pour l'autre, lui en députent en nombre égal ; la province et l'étranger s'y confondent ; et le

printemps, surtout, a le don d'y faire foisonner la flore départementale.

Cette flore intéressante nous fournit chaque année des échantillons variés... mais les genres, les familles diminuent de nombre, évidemment, et tendent à s'unifier. La fusion s'opère avec rapidité... nous devenons provinciaux, grâce au goût envahissant de la villégiature ; vous vous faites Parisiens par un contact répété ; le frottement, le mélange nous enlèvent à tous notre cachet propre ; et bientôt il n'y aura plus, sous le ciel changeant de notre belle France, ni Parisiens ni provinciaux... mais seulement des chemins de fer.

Nous les remercions de vos visites qu'ils ont facilitées, damoiselles de Bretagne, franchises Lorraines et vives Bourguignonnes!

Vous êtes venues en flottes, en légions choisir vos chapeaux, essayer vos robes, cueillir nos modes nouvelles, enfin, dans leur frais épanouissement; vous avez écouté les rossignols et les fauvettes de la rampe qui vont prendre leur vol vers les lointains bocages; on vous a vues au salon tout aussi connaisseuses que d'anciennes habituées du Louvre et du Luxembourg, et nous nous sommes mis en frais pour réjouir vos yeux et charmer vos oreilles.

Mais tandis que vous sillonnez nos rues en voitures découvertes, comme des fleurs vivantes gracieusement étalées dans de roulantes corbeilles, le soleil monte à l'horizon de l'année et son char devant un char de feu, ses roues lancent des étincelles ardentes qui ruissellent sur nous; les hautes murailles commencent à s'imprégner de suffocante chaleur qu'elles renvoient aux passants; il en sort des pavés; il en monte des trottoirs; les yeux sont brûlés par une lumière trop crue et les pieds, par le bitume près de se fondre; les arbres des avenues ont soif et leurs feuilles jaunissent; les plantations des squares pendent la tête; la poussière jette une teinte uniforme sur les fleurs, sur les feuillages, sur le vêtement des hommes, sur le visage des femmes; et l'arrosage public transforme en lac de boue nos places et nos boulevards!

Paris se dépoétise... vous vous en apercevez, charmantes visiteuses de Bayonne, de Bourg-en-Bresse ou de Guéret... le sauve-qui-peut tinte de la Bastille à la Madeleine, des Batignolles à la rue de Rennes; vous nous dites au revoir et vous retournez chez vous, emportant des souvenirs différents et des impressions diverses... A bientôt n'est-ce pas?...

Il serait, curieux, ma Florence, de moissonner au hasard parmi ces notes de voyages; quelques philosophes casaniers, dans tels et tels chefs-lieux d'arrondissement, se livrent sans doute à cette étude de caractères. En effet, la nature morale de chaque voyageur se traduit dans sa relation de voyage et l'on pourrait modifier ainsi le proverbe :

Dis-moi ce que tu as regardé, je te dirai qui tu es.

Au temps de nos grand'mères, dans la pleine efflorescence des jeux innocents, il en était un qui commençait par ce dialogue.

« Je reviens de Paris. »

— Qu'y avez-vous acheté?... »

Les philosophes ci-dessus mentionnés, ressuscitant ce jeu, mais cette fois sérieusement, diront :

« Qu'y avez-vous remarqué? »

La bonne grosse madame Jacquetot, connue pour être « sur sa bouche », répondra :

« J'y ai remarqué l'approvisionnement des Halles; c'est féérique : des asperges grosses

comme un bras de bébé! des fraises mûres, quand celles de chez nous n'ont pas même passé fleur! du poisson de mer qui frétille encore! et de la viande de boucherie si bien coupée!... on la mangerait toute crue! »

Madame de Trigoleuf a passé toutes ses matinales au Printemps, à la Ménagère ou au Bon Marché; elle partageait ses après-midi entre Giroux, Barbedienne, Fontana, etc., etc., et il faudrait qu'un magasin fût bien obscur, bien inconnu pour n'avoir pas reçu sa visite!

Quant à madame Montginaud, elle ignore si les modes ont changé depuis vingt ans. Elle ne regarde rien; mais comme elle sait écouter avec intelligence! On la rencontrait partout où l'on chante, partout enfin où les sons expriment une pensée, un sentiment. Elle définit Paris en trois mots : « La ville de l'harmonie! »

La musique n'est qu'un bruit pour madame Treuillafer, elle en convient franchement; mais fermant les oreilles aux symphonies du son, elle n'en ouvre que plus grandement les yeux à celles de la couleur. Ah! ce n'est pas elle qui confondrait un Delaroche avec un Delacroix, ou un Raphaël avec un Pérugin! Paris, pour elle, n'est qu'un vaste musée.

Madame Talamaurelle s'y trouve en incessant pèlerinage : la visite des églises, des chapelles, des couvents, des oratoires l'intéresse uniquement; elle se drape dans les rayons multicolores des vitraux gothiques; elle s'imprègne d'encens; elle se nourrit de sermons; en plein cœur de Babylonne, elle se croit dans le vestibule du Paradis!...

Madame Asmonêfle, au contraire, navigue en pleine diablerie : tous les théâtres lui sont familiers; elle connaît les dramaturges et les acteurs, colporte les indiscretions de coulisses et remplacerait au besoin le souffleur dans certaines pièces en vogue. Enfin, si je ne craignais de commettre un horrible jeu de mots, Florence, je dirais que ce n'est pas la Seine mais uniquement la scène qui l'attire à Paris.

Chacun voit, entend, comprend et sent selon sa nature; et les natures sont si dissemblables!...

J'en recueillais une preuve nouvelle hier à Notre-Dame : J'y étais entrée, attirée par ce charme puissant qui ne me permet point de passer devant son seuil sacré sans le franchir; l'office des chanoines s'achevait; j'en attendis la fin et je sortis devant quelques visiteurs qui marchèrent ensuite assez longtemps derrière moi pour qu'il me fût possible de suivre leur conversation.

« Ouf, faisait un monsieur très rouge, très gros, très lourd, j'ai failli m'endormir; quelle ennuyeuse psalmodie! c'est toujours le même air! la monotonie de ces bons vieux prêtres est invraisemblable! »

— Mais ils ne sont pas monotones du tout, mon oncle; et je me suis amusée beaucoup à les régarder.

der; les uns ont le menton pointu et les autres le nez camard; ceux-ci enflent leurs joues en chantant; et ceux-là roulent des yeux énormes comme si cela aidait à l'émission du son; et puis...

— Vous êtes une petite sotte, Emilia; et vous riez de tout. Quant à moi, bien au contraire, j'éprouvais une tristesse mêlée de terreur ces vieillards me faisaient l'effet de spectres échappés à leurs bières; et ces voix sépulcrales avaient pour moi des intonations d'outre-tombe... J'en ai froid jusqu'aux moëllees. »

Un monsieur très maigre à l'œil ardent et aux cheveux longs, le mari de cette dame, peut-être, haussa les épaules à cette déclaration :

« Voilà bien les femmes ! dit-il ; des êtres infirmes et incomplets. Mais, ma chère amie, vous êtes donc comme les idoles des nations qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne rien entendre. Un artiste, un poète eussent recueilli l'inspiration devant ce spectacle... moi qui suis l'un et l'autre, je sentais mon cerveau bouillonner... cet immense vaisseau plein d'ombre et de solitude, ces voix graves ou brisées, ces fronts blêmes, ces cheveux blancs, la lueur vacillante des lampes tombant sur ces crânes d'ascètes, tout cela...

— J'ai calculé, interrompit un autre monsieur au visage glabre et parcheminé, j'ai calculé, grâce à une moyenne judicieusement choisie, que l'âge total de ces personnages ne doit pas s'élever à moins de...

— Eh ! mon cher professeur, objecta un nouvel interlocuteur, les chiffres à eux seuls ne prouvent rien ; il faut en tirer une conséquence pratique ; tout est là. Ma conséquence, la voici ; ces hommes sont devenus vieux grâce à une vie réglée, calme, austère, ne s'usant pas à poursuivre la fortune, la gloire et le plaisir ; ils ont gardé leur âme en paix, préservatif souverain contre l'acreté du sang, la fermentation des humeurs et les révolutions de la bile. Evidemment leur devise est :

Lever à cinq, coucher à neuf !

Heureusement tout le monde ne l'adopte pas car, si elle se généralisait, nous autres Esculapes nous n'aurions plus qu'à nous croiser les bras.

Mais je m'aperçois, Louise, que tu es la seule à ne rien dire. N'en penserais-tu pas davantage.

— Moi, mon père, je suis encore sous le charme de ce mystique tableau : Ces hommes, presque des anges, se sont si peu attachés à la terre qu'ils lui appartiennent à peine ; on sent qu'ils vont la quitter joyeusement ; que regretteraient-ils, en effet, de toutes ses mesquines jouissances d'un jour, quand le bonheur infini rayonne au-devant d'eux, payé d'avance par tous leurs sacrifices ?... En face de leur béatitude, on comprend mieux la vérité de cette parole antique :

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité. »

La réplique du médecin, quelque peu matérialiste, évidemment, se perdit au détour de la rue et je poursuivis mon chemin toute songeuse :

Voilà bien les jugements du monde, pensai-je : tel œil s'emplit de rayons où tel autre ne rencontre que la nuit ! ce que Paul admire, Pierre le dénigre ; et le même objet peut éveiller la haine chez celui-ci, l'amour chez celui-là...

Et maintenant, Florence, si nous voulons être pratiques et tirer des conséquences comme l'Esculape susmentionné, ne dirons-nous pas :

Etant donné ce monde si multiple, si divers en ses appréciations, comment sommes-nous absurdes au point de briguer des suffrages impossibles à rendre unanimes ? et puisqu'il est prouvé que

Nul ne peut contenter tout le monde et son père, à quoi bon perdre nos forces et notre temps à poursuivre un but que nous n'atteindrons jamais ?... Faisons notre devoir ; observons les convenances ; et, cela scrupuleusement accompli, suivons nos goûts, nos penchants ; dans notre fière et sage indépendance :

Laissons dire les sots...

Ils parleront toujours, quelque chose que nous fassions. Ayons du moins l'avantage d'agir comme il nous plaît c'est-à-dire de ne pas *faire comme tout le monde*... surtout quand tout le monde perd la tête, sacrifie l'être au paraître et se prosterne devant le veau d'or.

Embrassons-nous, Florence, bien loin de ses autels.

JEANNE.

CHARADE

Qui ne porte, en été, jamais une coiffure ?

Qui ne porte, en hiver, ni manteau, ni chaussure ?....

Lorsqu'il tinte dans l'air, signal d'un deuil prochain,

Priez, vous dont le cœur s'émue pour le prochain !

Il plut toute la nuit ; il gela dès l'aurore !

Imaginez un peu ce qu'il en résulta !...

Les piétons matineux s'en souviennent encore :

Plus d'un nez en compote en fut le résultat.

MOSAÏQUE

On dit que si l'on trace à la craie un cercle sur une table et que l'on mette une poule au milieu, la pauvre bête se croira devant une barrière infranchissable et n'osera pas passer au-dessus : tels sont la moitié des obstacles qui annulent nos meilleures résolutions.

Walter Scott.

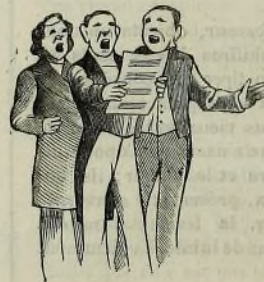
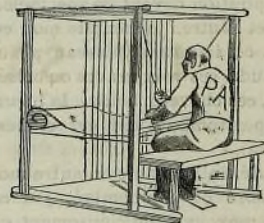
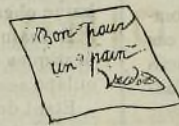
Comme la fortune est aveugle, elle rend aveugle tous ceux qui la suivent.

Proverbe basque.

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

Joubert.

RÉBUS



Explication du Mot carré de Mai :

E T H E R
T R A C E
H A M A C
E C A R T
R E C T O

Explication du Logogriphe de Mai : *Groseille*, dans lequel on trouve : *oseille, oreille, soleil, soir, résille, grille, soie, rose, sole, sol et or.*

Explication du Rébus de Mai : *Attendez-moi sous l'orme.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY